

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

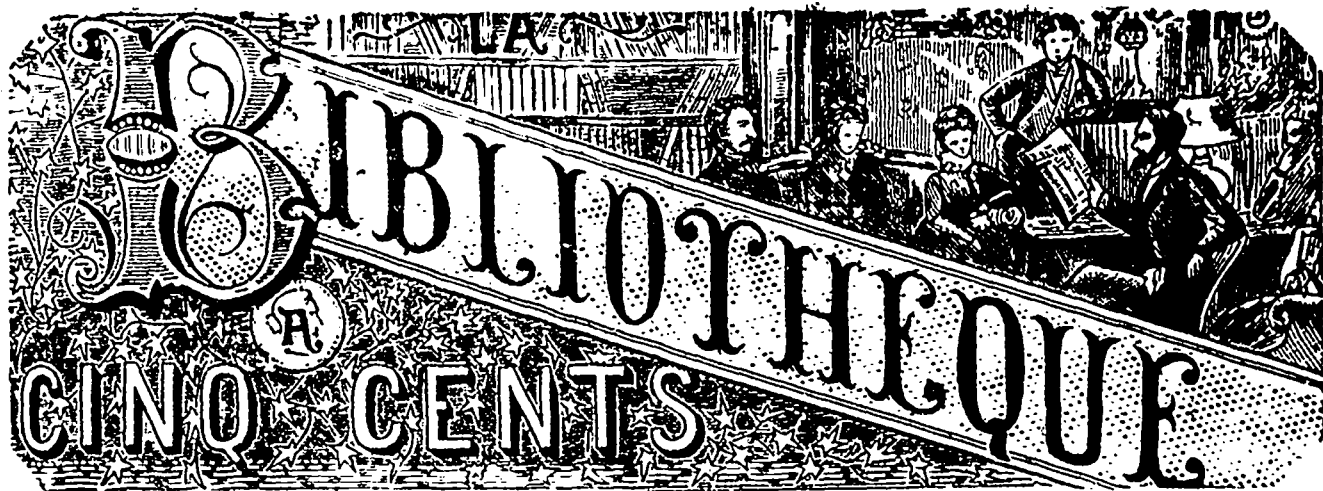
- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publié et imprimé par Dansereau, Belleau & Co, 516 Rue Craig

Vol. XV

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL. 3 AOUT 1893.

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 17

# GENDRE ET BELLE-MERE

TROISIÈME SÉRIE DE "SERGE PANINE"



La jeune femme poussa un cri déchirant. (Page 401.)

# La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

## Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Cents

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

DANSEREAU, BELLEAU & Cie,

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTREAL, 3 AOUT 1893.

# GENDRE ET BELLE-MERE

TROISIÈME SÉRIE DE "SERGE PANINE"

## I

Serge sortit de sa cachette. Il s'avança vers Jeanne. Le tapis assourdisait le bruit de ses pas. La jeune fille, les yeux perdus dans le vide, respirait avec effort. Il la regarda un instant sans parler, puis, se penchant sur son épaule :

— Est-ce vrai, Jeanne, dit-il avec tendresse, que vous me haïssez ?

Jeanne se dressa effarée en criant :

— Serge !

— Oui, Serge, reprit le prince, qui n'a jamais cessé de vous adorer.

Une rougeur brûlante monta au visage de la jeune femme :

— Laissez-moi, dit-elle avec force, votre langage est indigne, je ne veux pas vous entendre !

Et faisant un pas rapide, elle marcha vers la galerie. Serge se jeta plus vivement encore au-devant d'elle :

— Il faut que vous restiez, reprit-il presque violemment : ici vous ne pourrez m'échapper.

— Mais c'est de la démence ! s'écria Jeanne, en reculant : oubliez-vous où nous sommes ?

— Oubliez-vous ce que vous venez de dire ? répliqua Serge avec passion. J'étais là : je n'ai pas perdu une de vos paroles pleines à la fois de colère et d'amour.

— Si vous m'avez entendue, dit Jeanne, vous savez alors que tout nous sépare : mon devoir, le vôtre, enfin ma volonté.

— Volonté qu'on vous impose, et contre laquelle votre cœur proteste. Volonté que je ne subirai pas !

Serge marchait sur elle, essayant de la saisir.

— Prenez garde ! reprit Jeanne, Micheline et mon mari sont là. Il faut que vous soyez fou pour l'oublier. Faites un pas de plus et j'appelle.

Un bruit de voix arrivait jusqu'à eux.

Au même moment, la portière qui séparait la pièce du salon fut soulevée. Une exclamation étouffée retentit : Dieu ! suivie d'un sourd sanglot d'agonie. La portière retomba, entourant de ses plis le témoin inconnu de cette scène.

Le lourd rideau alors se releva, et, titubant, livide, presque morte, Micheline entra dans le salon. Pierre, sombre et glacé,

marchait derrière elle. La fatigue avait fait rentrer la princesse dans la maison.

Tous deux, la princesse et Delarue, se regardèrent, muets et accablés. Leur pensée tourbillonnait dans leur cerveau avec une rapidité effrayante. En un instant, ils revirent toute leur existence. Lui, la blanche fiancée qu'il avait rêvée pour femme et qui, étant volontairement allée à un autre, se trouvait maintenant si cruellement punie. Elle, mesurant la distance qui séparait ces deux hommes : l'un, bon, loyal, généreux, l'autre, égoïste, lâche et cupide. Et, voyant celui qu'elle adorait si vil et si las, comparé à celui qu'elle avait dédaigné, Micheline éclata en amers sanglots.

Pierre, tremblant, courut à elle. La princesse fit un geste pour le repousser. Mais elle vit sur le front de l'ami de son enfance une douleur si sincère et une si honnête indignation qu'elle se sentit, auprès de lui, aussi en sûreté que s'il eût été son frère et elle pleura.

Un bruit de pas fit redresser vivement Micheline. Elle avait reconnu la marche de son mari. Saisissant avec force la main de Pierre :

— Pas un mot, jamais ! lui dit-elle, oublie ce que tu as vu ! Et avec une douleur profonde :

— Si Serge savait que je l'ai vu en tête à tête avec Jeanne, ajouta-t-elle, il ne me le pardonnerait pas !

Essuyant ses larmes, elle sortit chancelante encore du coup qui venait de l'atteindre en plein cœur. Pierre resta seul, tout étourdi, plaignant et blâmant à la fois cette pauvre femme qui trouvait encore dans son amour outragé le courage absurde de taire et de se résigner. Une colère sourde s'empara de lui ; et plus Micheline se montrait faible, craintive, plus il se sentit violent et emporté.

Serge revenait. Après le premier moment d'affolement il avait réfléchi. Il voulait savoir par qui il avait été vu causant avec Jeanne. Était-ce madame Desvarenes, Micheline, ou Cayrol qui était entré ? A cette pensée, il frémit, mesurant les résultats possibles de l'imprudence commise. Il retourna résolument sur ses pas, prêt à soutenir la lutte, s'il se trouvait en présence d'un des intéressés dans cette fatale aventure, décidé à imposer le silence, s'il avait affaire à un indifférent. Il prit la lampe que madame Desvarenes, l'instant d'avant, avait fait emporter, et entra dans le salon. Pierre seul était devant lui.

Les deux hommes se mesurèrent du regard. Delarue devint toutes les angoisses de Serge. Le prince comprit toute l'hostilité de Pierre. Il blêmit.

— C'est vous qui êtes entré ? fit-il hardiment.

— Oui, dit Pierre avec rudesse.

Le prince hésita pendant une seconde. Il cherchait visiblement la forme polie à donner à la demande qu'il allait faire. Il ne la trouva pas, et d'un air menaçant :

— Il faut que vous vous taisiez ! reprit-il, sinon...

— Sinon ? releva Pierre avec une netteté agressive.

— A quoi bon des menaces ? répondit Serge déjà calmé, avec un geste indifférent... Excusez-moi, je sais que vous vous taisez, si ce n'est pour moi pour d'autres.

— Oui, pour d'autres dit Pierre que vous sacrifiez odieusement et qui méritaient tout votre respect et votre tendresse : pour madame Desvarenes, dont vous n'avez pas su comprendre la haute intelligence ; pour Micheline, dont vous n'avez pas su apprécier le cœur exquis. Oui, par égard pour elles, je me tairai, mais non par égard pour vous, car vous ne méritez pas d'être regardé comme vous ne méritez pas d'être estimé !

Le prince fit un pas en avant, et avec éclat :

— Pierre ! cria-t-il.

Pierre ne recula point, et regardant Serge bien en face :

— La vérité vous irrite ? Il faudra cependant que vous l'entendiez. Vous agissez volontiers suivant votre fantaisie. Les principes et la morale auxquels se soumettent tous les hommes sont lettres mortes pour vous. Votre bon plaisir avant tout et toujours ! Voilà votre règle, n'est-il pas vrai ? Et tant pis si la ruine et le malheur des autres en sont la conséquence ! Vous n'avez affaire qu'à deux femmes : cela est commode et

vous en abusez. Mais je vous prévient qu'il ne me plaît pas que cela continue, et comme vous écrasez deux êtres faibles, je me constitue leur défenseur.

Serge avait écouté cette violente sortie avec une dédaigneuse impassibilité. Quand Pierre eut terminé, il sourit, fit claquer ses doigts et se tournant vers le jeune homme.

— Mon cher, permettez-moi de vous dire, fit-il, que je vous trouve extrêmement plaisant. Vous venez, de votre autorité privée, mettre la main dans mes affaires. Ah ça ! mais, de quoi vous mêlez-vous, s'il vous plaît ? Etes-vous de la famille ? Etes-vous un parent, un allié ? A quel titre cette morale ? De quel droit ce sermon ?

Et Serge, s'asseyant avec nonchalance, se mit à rire de l'air le plus dégagé.

Pierre reprit gravement :

— J'étais le fiancé de Micheline quand elle vous a aimé : voilà mon titre ! Pouvant l'épouser, j'ai sacrifié mon amour au sien : voilà mon droit ! Et c'est au sein de mon avenir brisé et de mon bonheur perdu que je viens vous demander compte de son avenir, à elle, et de son bonheur ?

Serge s'était levé brusquement. Il y eut un instant de silence. Le prince, profondément ulcéré par ce que venait de lui dire Delarue, restait pensif, cherchant à reprendre son calme. Pierre, tremblant d'émotion et de colère, s'efforçait de dompter les violences qui l'entraînaient.

— Vous êtes bien animé, il me semble, dit en ricanant le prince. Dans votre revendication il y a plus que le cri d'une conscience irritée : il y a la plainte d'un cœur qui aime toujours !

— Et quand cela serait ? fit Pierre. Mon abnégation n'en aurait-elle pas plus de prix ! Oui, je l'aime ! s'écria le jeune homme avec une foi ardente, je l'aime pieusement, au fond de mon âme, comme une sainte, et je n'en souffrirais que davantage de la voir souffrir.

Le prince, irrité, fit un geste d'impatience :

— Oh ! ne faisons pas de déclamation lyrique ! dit-il ; soyons brefs et surtout clairs. Qu'est-ce que vous me voulez à la fin ? Expliquez-vous ! Car je ne crois pas que vous m'adressiez cette mercuriale uniquement pour m'apprendre que vous êtes amoureux de ma femme ?

Pierre dédaigna ce qu'il y avait d'injurieux dans la réponse du prince, et, se faisant calme à force de volonté :

— Je veux, puisque vous me le demandez, que vous oubliiez une minute d'égarement, un instant de conversation, et que vous me juriez sur l'honneur que vous ne reverrez jamais madame Cayrol.

La modération de Pierre froissa plus gravement Serge que sa colère ne l'avait ému. Le prince se sentit véritablement petit auprès de ce dévoué qui ne songeait qu'au bonheur de celle qu'il aimait sans espoir. Son irritation s'en accrût.

— Et je refusais de me prêter aux fantaisies que vous m'explimez si candideusement ? fit-il avec ironie.

— Alors, dit résolument Pierre, je me souviendrais qu'en renonçant à Micheline je lui ai promis d'être pour elle un frère, et si vous m'y contraignez, je prendrais sa défense...

— Vous me menacez, je crois ! s'écria Serge hors de lui.

— Non, je vous avertis.

— Assez ! cria le prince en se contenant à peine. Quelque service que vous m'avez rendu, désormais nous sommes quittes. Mais croyez-moi, ne vous entêtez pas dans votre résolution. Je ne suis pas de ceux qui cèdent à la violence. Eloignez-vous de mon chemin, ce sera prudent !

— Et vous, écoutez bien ceci ! Je ne suis pas de ceux qui désertent un devoir, quelque péril qu'il y ait à l'accomplir. Vous savez quel prix j'ai voulu mettre au bonheur de Micheline : je vous en rends responsable et je vous forcerai bien à le respecter.

Et laissant Serge muet de colère impuissante, Pierre regagna la terrasse. Sur la route, les grelots des voitures qui emmenaient Savinien, Herzog et sa fille, résonnaient dans le calme de la nuit étoilée. Dans la villa tout était silencieux.

Pierre respira avec délices. Ses yeux se levèrent instinctivement vers le ciel brillant, et, dans le lointain du firmament, l'étoile qu'il faisait sienne et qu'il avait si désespérément cherchée autrefois, quand il était malheureux lui apparut soudain. Elle était étincelante et comme ranimée. Pierre poussa un profond soupir et s'éloigna.

Le prince passa une partie de sa nuit au cercle. Il s'y montra nerveux à l'excès, et, après des alternatives de perte et de gain, il se retira, emportant à ses adversaires une très bonne somme. Il y avait longtemps que la veine ne lui avait été si favorable, et, en retournant à la villa, il pensait en souriant que le proverbe était singulièrement faux qui disait : Heureux au jeu, malheureux en amour. Il songeait à cette adorable Jeanne à qui il avait fait une confidence quelques heures auparavant. Et l'image de Cayrol, confiant, grave et béat, dans sa vanité d'homme sûr de son bonheur, venant devant ses yeux, le prince se mit à rire.

Pour Micheline pas une pensée ; il ne s'en préoccupait même pas. Elle avait été pour lui le marchepied qui permet d'atteindre à la fortune. Il savait qu'elle était douce ; il la croyait peu clairvoyante. Avec quelques tendresses et des égards il lui donnerait l'illusion de l'amour. Seule, madame Desvarences le gênait dans les combinaisons. Elle était perspicace, la patronne, et plus d'une fois, d'un coup d'œil, il lui avait vu percer à jour des intrigues habilement ourdies. Et puis il fallait sérieusement se défier d'elle. Par moments il lui avait trouvé dans la voix et dans le regard une dureté inquiétante. Elle n'était pas femme à reculer devant un scandale. Ce serait pour elle une joie si profonde de pouvoir chasser de sa maison celui qu'elle haïssait de toutes les forces de son être !

Et malgré lui, Serge se rappelait, le soir de ses accordeilles avec Micheline, lorsqu'il avait dit à madame Desvarences : " Pronez ma vie, elle est à vous ! ", de quel ton grave et presque menaçant elle lui avait répondu : " C'est bien, j'accepte ! " Ces paroles, maintenant, résonnaient à ses oreilles comme une sentence. Il se promit de jouer serré avec la patronne. Quant à Cayrol, il n'en devait même pas être question. Il avait été créé et mis au monde uniquement pour servir de jouet aux princes tels que Serge. Sa destinée était écrite sur son front, et il n'y pouvait échapper. Si ce n'eût été Panine, un autre se fût trouvé là à point pour lui rendre le même office. Et d'ailleurs cet ancien bouvier, ce paysan, ce cuisinier, pouvait-il avoir la prétention de se faire aimer d'une femme telle que Jeanne ? C'eût été désolant et injuste : il fallait que Cayrol fût désabusé.

Le prince trouva son valet de chambre qui l'attendait, endormi sur une banquette du vestibule. Il monta rapidement à sa chambre, se coucha comme l'aube rougissait le ciel, et dormit d'une traite, sans remords, sans rêves, jusqu'à midi. En descendant pour déjeuner, il trouva toute la famille rassemblée. Savinien était venu, repris d'une tendresse très vive pour sa tante Desvarences, à laquelle il se permettait de soumettre une affaire colossale. Cette fois, disait-il, c'était la fortune. Il espérait, en réalité, tirer six mille francs à la patronne, qui, suivant sa coutume, ne pouvait manquer de lui acheter ce qu'il appelait son idée.

Le gommeux était rêveur : il préparait ses batteries. Micheline pâle, les yeux rougis par l'insomnie, était assise près de la galerie, regardant silencieusement la mer, sur laquelle passaient au loin, comme des vols d'alcyons, les voiles blanches des pêcheurs. Madame Desvarences, sérieuse, donnait des instructions à Marséchal pour le courrier, tout en observant sa fille du coin de l'œil. L'attitude affaissée de Micheline l'inquiétait : elle flairait un mystère. Cependant le trouble de la jeune femme pouvait être la conséquence du grave entretien de la veille. Mais la sagacité de la patronne devinait un incident nouveau. Peut-être quelque scène entre Micheline et Serge à propos du jeu. Elle était aux aguets.

Cayrol et Jeanne étaient partis en promenade du côté de Menton.

En un instant le prince se rendit compte des dispositions de

chacun, et, après un échange de politesses, après un baiser fugitif déposé sur le front de Micheline, il se mit à table. Le repas fut silencieux. Chacun était préoccupé. Serge, inquiet, commençait à se demander si Pierre n'avait pas parlé. Maréchal le nez dans son assiette, répondait brivement aux questions que lui adressait madame Desvareennes. Une gêne croissante se produisait entre les convives.

Quand on se leva de table, ce fut pour tous un soulagement. Micheline prit le bras de son mari, et l'emmenant dans le jardin, à l'ombre des magnolias, elle lui dit :

—Ma mère part ce soir. Une lettre qu'elle vient de recevoir la rappelle à Paris. Son voyage, vous ne vous y êtes certainement pas mépris, a été causé par la tristesse que lui causait notre absence. Elle n'a pu rester plus longtemps loin de moi, et elle est venue. De retour à Paris, elle va se retrouver très abandonnée. Moi, de mon côté, je suis seule très souvent...

—Micheline ! interrompit Serge, plein d'étonnement.

—Ce n'est pas un reproche, mon ami, dit la jeune femme avec douceur. Vous avez vos occupations, vos plaisirs. Il y a des nécessités de situation qu'il faut savoir subir : je ne réclame point. Vous faites ce que vous croyez devoir faire et ce doit être bien. Seulement accordez moi une faveur.

—Une faveur ? A vous ? reprit Serge, troublé du tour inattendu que prenait cet entretien. Mais parlez, chère enfant, n'êtes-vous pas maîtresse de décider ce qui vous plaît le mieux ?

—Eh bien ! fit Micheline avec un pâle sourire, puisque je vous trouve si bien disposé, promettez-moi que cette semaine nous repartirons pour Paris. La saison ici est fort avancée. Tous vos amis seront de retour là-bas. Ce ne sera pas un grand sacrifice que je vous imposerai.

—Très volontiers ! s'écria Serge, surpris de la soudaine résolution prise par Micheline. Mais avouez que votre mère vous a un peu tourmentée, ajouta-t-il gaiement, pour vous entraîner à sa suite.

—Ma mère ignore mon projet, dit froidement la princesse. Je ne voulais lui en parler que forte de votre assentiment. Un refus de votre part lui eût été trop cruel. Vous n'êtes pas très bien déjà l'un avec l'autre. Et c'est un de mes regrets. Il faut être bon pour ma mère, Serge. Elle est vieille, et nous lui devons beaucoup de reconnaissance et de tendresse.

Panine resta silencieux : un tel revirement avait-il pu s'opérer en un jour dans l'esprit de Micheline ? Elle qui jadis, sacrifiait impitoyablement sa mère à son mari, venait maintenant plaider en faveur de madame Desvareennes. Que s'était-il passé ?

Souple et léger, en vrai Slave, Serge prit promptement son parti :

—Tout ce que vous me demandez sera religieusement exécuté par moi, dit-il, aucune concession ne me sera difficile pour vous plaire. Vous désirez retourner à Paris. Nous partirons aussitôt que nos dispositions auront été prises. Dites-le donc à madame Desvareennes, et qu'elle voie dans ce départ une preuve de mon désir de vivre en bonne intelligence avec elle.

—Merci, dit simplement Micheline.

Et le prince lui ayant galamment baisé la main, elle regagna la terrasse.

Resté seul, Serge se demanda ce que cachait l'étrange transformation de la jeune femme. Pour la première fois, elle montrait de l'initiative. La question d'argent avait-elle été posée par madame Desvareennes, et Micheline voulait-elle le ramener à Paris dans l'espoir de lui faire changer ses habitudes ? C'était ce qu'on verrait. L'idée que Micheline avait pu le surprendre causant si intimement avec Jeanne ne lui vint même pas. Il ne connaissait pas à sa femme une assez grande force d'âme pour dissimuler sa douleur et sa colère. Amoureuse comme elle était, elle ne pouvait être capable de se dominer et devait faire un éclat. Il n'eut donc point de soupçons.

Quant au départ pour Paris, il en était ravi. Jeanne quittait Nice avec Cayrol à la fin de la semaine. Perdus dans l'immensité de la ville, les amants seraient plus en sûreté. Ils pourraient se voir à l'aise. Serg. louerait une petite maison discrète

dans le quartier du Bois de Boulogne. Et pendant qu'on les croirait asservis aux devoirs du monde, ils seraient libres et réunis dans la solitude d'une habitation bien close. A cette pensée, Serge frémit. Toute la folie de son amour pour Jeanne lui monta au cerveau.

## II

Micheline, de retour à Paris, inquiéta bientôt tous ses amis tant elle parut changée moralement et physiquement. Sa gaieté d'autrefois avait disparu. La jeune femme était grave et pensive. En quelques semaines elle maigrit et se creusa. Elle était comme minée par une pensée persistante et aiguë. Madame Desvareennes fut sérieusement tourmentée. Elle interrogea sa fille qui répondit d'une manière évasive. Elle se portait comme d'habitude, ne souffrait point, et n'avait aucun sujet de contrariété. La patronne fit venir le docteur Rigaud, malgré ses préventions à l'égard de la science médicale, et, après une conférence prolongée avec lui, se conduisit chez la princesse. Le docteur questionna Micheline, l'ausculta et finit par déclarer qu'il ne voyait rien qu'un peu d'anémie.

Madame Desvareennes tomba dans une mélancolie profonde. Elle fut assiégée de pressentiments sinistres. Elle passa des nuits sans sommeil, pendant lesquelles elle vit sa fille morte et entendit les chants religieux et s'élevaient autour de son cercueil. Cette femme si forte, si résistante, pleura comme un enfant, n'osant pas laisser voir ses inquiétudes, et tremblant à l'idée que Micheline pût se douter de ce qu'elle appréhendait.

Serge, lui, insouciant, heureux traitait les préoccupations de son entourage avec un laisser-aller superbe. Il ne croyait pas la princesse souffrante. Un peu de fatigue peut être. Elle était éprouvée par le changement de climat. Mais rien de sérieux. Et repris par sa vie dissipée, il passait toutes ses nuits au club, une partie de ses journées ailleurs.

Jeanne n'allait plus rue Saint-Dominique que très rarement. L'accueil que lui faisait Micheline était le même que par le passé. Mais la jeune femme avait démêlé dans l'attitude de la princesse une froideur qui l'avait gênée. Elle avait donc espacé ses visites.

—Cayrol, lui, venait toujours le matin dans le cabinet de la patronne causer affaires avec elle. Il avait repris la direction de sa maison de banque, et ses opérations considérables augmentaient chaque jour son influence sur la place. La grande société du *Crédit Européen* montée avec Herzog était lancée. Elle promettait des résultats immenses. Cependant Herzog causait des inquiétudes à Cayrol. Cet homme d'une remarquable intelligence avait un défaut sérieux, il voulait trop en brasser, et de la sorte il étreignait mal. A peine une spéculation était-elle en voie de réussite qu'il lui venait une autre idée dans la tête, dont il s'éprenait et à laquelle il sacrifiait ses conceptions anciennes.

Ainsi, sur le *Crédit Européen* Herzog projetait déjà d'échafauder une combinaison financière encore plus grandiose. Il rêvait de tenir le monde financier dans sa main. Cayrol, homme à vue plus courte, mais à sens pratique, avait peur de la nouvelle affaire d'Herzog. Quand celui-ci lui en avait parlé, il avait déclaré nettement qu'il entendait ne pas en courir les chances. Le présent lui paraissait assez beau : il ne voulait pas le compromettre dans des aventures financières, à son avis, fort dangereuses.

Le refus de Cayrol avait violemment contrarié Herzog. Le financier allemand ne se faisait point d'illusion sur l'opinion qu'on avait de lui dans le monde des affaires. Sans le prestige du nom intact de Cayrol, derrière lequel, de plus, on savait la maison Desvareennes, Herzog, n'aurait jamais pu lancer son *Crédit Européen* comme il l'avait fait. Il était trop fin pour ne pas le comprendre, et Cayrol lui manquant pour la réalisation d'un plan, duquel il attendait des merveilles, il se mit en quête d'un porte-respect suffisant pour imposer la confiance.

Sa fille Suzanne allait beaucoup rue Saint-Dominique. La patronne et Micheline l'avaient prise en affection. Elle était si sérieuse, si naturelle, si bourgeoise, comme disait madame

Desvarennas, quo les femmes la voyaient venir avec plaisir, quo quo son père ne leur fût pas sympathique. Herzog, malgré la caution de Cayrol, n'avait jamais obtenu les bonnes grâces de la patronne. Celle-ci trouvait qu'il "marquait mal", et, d'instinct, elle se défiait de lui.

Un jour une nouvelle se répandit dans le monde financier, qui surprit bien des gens. Mademoiselle Herzog s'était présentée aux examens de l'Hôtel de Ville et venait d'obtenir le brevet de capacité. On s'accorda généralement à trouver la démarche de Suzanne assez ridicule. A quoi bon tant de connaissances pour une jeune fille destinée à avoir une grosse dot, à ne jamais connaître le besoin ? Il y avait là une affectation de simplicité, une pose, suivant l'expression de Savinien, qui prêtait à rire. La patronne, elle, trouva très intéressante la tentative de Suzanne. Elle avait de l'estime pour les travailleurs. Et plus on était riche, plus elle trouvait nécessaire qu'on travaillât. Herzog avait laissé faire et laissait dire.

Le printemps était venu, et, avec les beaux jours, la santé de Micheline ne s'était pas rétablie. Elle ne souffrait pas, mais une sorte de langueur l'envahissait. Des journées entières se passaient sans qu'elle descendît de sa chaise longue. Très affectueuse pour sa mère, redevenue vraiment ce qu'elle était autrefois, elle semblait avoir à cœur de lui rendre la tendresse dont elle l'avait privée pendant les premiers temps de son mariage.

Jamais elle ne faisait une observation à Serge sur l'emploi de son temps. Et pourtant elle voyait bien peu : tout juste à l'heure de repas. Elle écrivait toutes les semaines à Pierre qui s'était enterré dans ses mines. Et chaque fois qu'elle venait de faire partir une lettre, sa mère la trouvait plus abattue et plus pâle.

Un jour, la patronne, se rendant pour affaires à Saint-Cloud, traversait vers quatre heures le Bois de Boulogne. Son cocher avait pris, pour n'être pas arrêté dans sa course, les allées détournées. Il se dirigeait vers Bagatelle. Madame Desvarennas, saisie par l'exquise senteur des taillis, avait baissé les glaces de son coupé et penchait la tête à la portière. Elle songeait tristement, se laissant aller au mouvement moelleux de la voiture, regardant sans voir les massifs qui défilaient de chaque côté de la route. Un tonneau d'arrosage arrêta la course de son cheval, à la hauteur de la villa qui était anciennement habitée par le secrétaire général de la préfecture de la Seine.

Et comme madame Desvarennas sortait son buste pour voir ce qui faisait obstacle à la marche de la voiture, elle resta stupéfaite. Au détour d'un sentier, elle venait de reconnaître Serge se promenant avec une femme au bras. Elle poussa une sourde exclamation. Le couple se retourna et, apercevant cette tête pâle dont les yeux étincelaient, il fit un mouvement en arrière pour se dérober. En un instant madame Desvarennas sauta sur le chemin.

Les deux coupables fuyaient rapidement par le sentier. Sans souci du qu'en dira-t-on, aiguillonnée par une colère furieuse, la patronne les suivit, s'efforçant de les rejoindre. C'était la femme surtout, soigneusement voilée, qu'elle voulait saisir et voir. Elle devinait Jeanne. Mais, éperdue, la femme courait, rapide comme une biche, se dirigeant vers une allée latérale. Essoufflée, madame Desvarennas dut s'arrêter. Elle entendit le claquement sec d'une portière se refermant, et un coupé de grande remise, qui attendait au débouché du sentier, passa devant elle, emportant les deux compagnons vers la ville.

La patronne resta un moment hésitante. Puis, prenant sa résolution, elle dit à son cocher :

— A la maison

Et, abandonnant son affaire, laissant derrière elle Saint-Cloud, elle arriva rue Saint-Dominique quelques instants seulement après le prince.

D'un élan, sans entrer dans ses bureaux, sans ôter son chapeau et son manteau, elle monta chez Serge. Sans hésiter, elle entra dans le fumoir.

Panine était là. Visiblement il attendait. En voyant madame Desvarennas, il se leva et, avec un sourire :

— On voit que vous êtes chez vous, dit-il d'un ton ironique, vous entrez sans frapper.

La patronne fit un geste brusque :

— Pas de phrases ! dit-elle, le moment serait mal choisi. Pourquoi vous êtes-vous sauvé tout à l'heure en me voyant ?

— Vous avez de si singuliers façons d'aborder les gens, répondit-il légèrement. Vous arrivez comme une charge de cavalerie ! La personne avec laquelle je causais a eu peur. Elle a tourné les talons : je l'ai suivie.

— Elle faisait donc mal, pour avoir eu peur ? Elle me connaît donc ?

— Qui ne vous connaît ? Vous êtes presque célèbre... à la halle !

Madame Desvarennas ne releva pas l'injure, mais, faisant un pas vers Serge elle dit :

— Quelle est cette femme ?

— Est-ce que vous voulez que je vous la présente ? fit le prince tranquillement. C'est une de mes compatriotes, une Polonaise...

— Vous mentez ! cria madame Desvarennas, incapable de se contenir plus longtemps. Vous mentez impudemment !

Et elle allait ajouter : "Cette femme c'était Jeanne !" Mais un reste de prudence arrêta la phrase sur ses lèvres : elle se tut.

Serge avait pâli :

— Vous vous oubliez étrangement, madame, dit-il d'une voix altérée.

— C'est depuis un an que je m'oublie et non maintenant ! C'est quand j'étais faible que je m'oubliais ! reprit la patronne avec violence. Tant que Micheline était entre vous et moi, je n'osais ni parler ni agir. Mais puisque, après avoir ruiné ma fille, vous la délaissez, je cesse tout ménagement. Du reste, aujourd'hui, pour la mettre de mon parti, je n'ai qu'un mot à prononcer...

— Eh bien ! prononcez-le donc ! Elle est là : je vais l'appeler !

Madame Desvarennas, en cet instant suprême, sentit un doute la ressaisir. Si Micheline, dans son aveuglement, allait ne pas la croire, et donner encore une fois raison à son mari ? Elle fit un mouvement pour arrêter Serge.

— La crainte de la tuer par cette révélation ne vous arrêterait pas ! dit elle avec une amertume profonde. Quel homme êtes-vous donc pour avoir si peu de cœur et si peu de conscience ?

Panine se mit à rire.

— Vous voyez ce que valent vos menaces, dit-il, et le cas que j'en fais. Epargnez-les moi donc à l'avenir. Vous me demandez quel homme je suis. Je vais vous l'apprendre. Je suis un homme peu patient, qui n'aime pas qu'on entrave sa liberté, qui entend rester maître chez lui. Tenez-vous le pour dit, s'il vous plaît, et agissez en conséquence !

Madame Desvarennas bondit à ces paroles. Sa fureur, tombée devant la crainte de sa fille, lui remonta plus brouillante au cerveau :

— Ah ! c'est ainsi ? s'écria-t-elle. Vous voulez toute votre liberté ? Je le conçois ! Vous en faites un si bel usage ! Vous n'admettez pas les observations ! C'est plus commode, en effet ! Vous prétendez être le maître chez vous ?... Chez vous ! Mais en vérité, qu'est-ce que vous êtes donc ici, pour prendre de tels airs vis-à-vis de moi ? A peine plus qu'un domestique ! Un mari à mes gages !

Serge, les yeux flamboyants, fit un mouvement terrible. Il voulut parler ; ses lèvres tremblantes ne purent articuler aucun son. Du geste il montra la porte à madame Desvarennas. Celle-ci regarda résolument le prince, et avec une énergie que rien désormais ne devait plus faire fléchir :

— Vous m'avez bravés ! Vous avez affaire à moi ! Bonjour !

Et sortant avec autant de calme qu'elle avait de colère en entrant, elle descendit dans les bureaux.

Dans le cabinet de Maréchal, Cayrol était assis, causant avec le secrétaire de la patronne. Il lui racontait les soucis de lui donnait la témérité d'Herzog. Maréchal ne l'encourageait

pas à la confiance. Son opinion sur la moralité du financier n'avait fait que s'accroître. La sympathie très vive qu'il ressentait pour le fille n'avait pu contrebalancer la mauvaise impression que lui produisait le père. Et il engageait vivement Cayrol à rompre toute solidarité avec un tel personnage. Cayrol, du reste n'était presque plus engagé dans l'affaire du *Cré dit Europe...*. Le siège social était encore à sa maison de banque pour trois mois. Les dépôts de titres se faisaient à sa caisse, mais aussitôt que la grande affaire nouvelle préparée par Herzog serait lancée, le financier devait s'installer dans un vaste immeuble qui se construisait rapidement dans le quartier de l'Opéra. Herzog pouvait donc dès à présent faire toutes les folies qui lui passeraient par la tête. Cayrol serait à l'abri.

Madame Desvarenes entra. Du premier coup d'œil les deux hommes virent sur son visage la trace des émotions qu'elle venait de ressentir. Ils se levèrent et attendirent. Quand la patronne était de mauvais humeur, tout le monde pliait le dos. C'était une habitude. Elle fit de la tête un signe à Cayrol et se mit à tourner dans le cabinet, absorbée dans ses réflexions. Puis, subitement, s'arrêtant :

— Maréchal, dit-elle, vous me préparerez le compte du prince Panine.

Et comme le secrétaire restait interdit et ne comprenait pas :

— Eh bien ! quoi ? Le prince a des avancés à la caisse, vous en ferez le relevé, voilà tout ! Je veux tirer au clair sa situation chez moi.

Les deux hommes, stupéfaits d'entendre la patronne parlant de son gendre comme d'un client quelconque, se regardaient.

— Vous lui avez prêté de l'argent à mon gendre, vous, Cayrol ? reprit madame Desvarenes.

Et comme le banquier, troublé, se taisait, regardant toujours le secrétaire.

— Est-ce la présence de Maréchal qui vous gêne ? dit la patronne. Parler devant lui. Je vous ai dit cent fois qu'il connaît mes affaires aussi bien que moi-même.

— J'ai, en effet, répondit Cayrol, avancé quelques fonds au prince.

— Combien ? fit durement madame Desvarenes.

— Je n'ai pas le chiffre exact présent à la mémoire. J'ai été heureux de me mettre à la disposition de votre gendre.

— Vous avez eu tort. Et vous avez mal agi en le faisant sans m'en prévenir. C'est ainsi que ses folies ont été encouragées par des amis complaisants. En tous cas, je vous prie de cesser complètement.

Cayrol prit un air très contrarié, et mettant ses deux mains dans ses poches, en arrondissant le dos :

— Mais c'est très délicat, ce que vous me demandez là. Vous allez me brouiller avec le prince !

— Préférez-vous vous brouiller avec moi ? dit nettement la patronne.

— Diable ! non ! répliqua vivement le banquier. Mais dans quel embarras vous me mettez ! J'ai justement promis à Serge de lui remettre ce soir une somme importante...

— Eh bien ! vous ne la lui remettrez pas.

— Voilà une affaire qu'il est homme à ne point me pardonner, soupira Cayrol.

Madame Desvarenes posa sa main sur l'épaule du banquier, et le regardant gravement :

— Vous ne m'auriez pas pardonné, vous, si je vous avais laissé lui rendre ce service.

Une inquiétude vague emplît le cœur de Cayrol. Il lui sembla qu'une ombre passait devant ses yeux. Et, d'une voix troublée, s'adressant à la patronne :

— Pourquoi cela ? dit-il.

— Parce qu'il vous en aurait mal payé, répondit madame Desvarenes.

Cayrol vit dans ces paroles une allusion à l'argent qu'il avait avancé. Ses craintes se dissipèrent : la caisse de madame Desvarenes était là. Il serait sûrement remboursé.

— Ainsi vous coupez les vivres au prince ? reprit-il.

— Absolument, dit la patronne. Il s'émancipe beaucoup trop, le cher garçon. Il a eu le tort d'oublier que c'est moi qui tiens les cordons de la bourse. Je veux bien financer, mais il me faut des égards pour mon argent. Adieu, Cayrol, souvenez-vous de mes instructions.

Et serrant la main du banquier, madame Desvarenes entra dans son bureau, laissant les deux hommes en présence.

Il y eut un moment de recueillement. Cayrol rompit le premier le silence.

— Qu'est-ce que vous pensez de la situation du prince ? fit-il.

— Quelle situation ? Sa situation financière ? répondit Maréchal.

— Eh non ! je la connais bien ! Sa situation vis-à-vis de madame Desvarenes.

— Dame ! si nous étions à Venise, au temps de l'Aqua Tofana, vous des sbires et des bravi...

— Allons ! bon ! interrompit Cayrol en haussant les épaules avec ennui.

— Laissez-moi continuer ? vous hausserez les épaules après si vous voulez, reprit sérieusement le secrétaire. Si nous étions à Venise, dis-je, avec le caractère que je connais à madame Desvarenes, il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'on retrouvât un beau matin messire Serge ou fond du canal Orfano. Vous savez que c'était toujours le canal Orfano ?

— Vous n'êtes pas sérieux ! grommela le banquier.

— Beaucoup plus sérieux que vous le croyez, continua Maréchal avec flegme. Seulement, vous savez, nous sommes au XIX<sup>e</sup> siècle, et on ne peut plus faire intervenir la Providence sous forme de poignard ou de poison avec autant de facilité qu'autrefois. On se sert bien encore de l'arsenic ou du vert-de-gris, de temps en temps, en famille, mais ça ne réussit plus. Les savants ont eu la petitesse d'inventer des appareils, comme celui de Marsh, avec lesquels on retrouve du poison, même où il n'y en a pas. Aussi on prend le parti de vivre comme chiens et chats, mais de vivre... jusqu'au jour où la mort vient toute seule, et vous permet de faire graver sur une tombe cette inscription triomphante "A ma belle-mère !" ou "A mon gendre !" et au-dessous, deux mains jointes. On n'a jamais pu savoir si c'était pour prier ou pour applaudir.

— Vous vous moquez de moi ! s'écria Cayrol en riant.

— Moi ? Tenez ! voulez-vous faire une affaire... une belle ! Trouvez un homme qui consente à débarasser madame Desvarenes de son gendre. Que le coup réussisse, et, après, venez demander un million à la patronne. Je vous l'escompte à vingt-cinq francs de perte seulement, si vous voulez !

Et comme Cayrol restait pensif :

— Il y a pourtant longtemps que vous êtes de la maison, continua Maréchal : comment se fait-il que vous ne connaissiez pas mieux la patronne ? Je vous le dis, et souvenez-vous en bien. entre madame Desvarenes et le prince, il y a une haine à mort. L'un des deux mangera l'autre. Lequel ? Les paris sont ouverts.

— Mais moi, que faut-il que je fasse ? Le prince compte sur moi.

— Allez lui dire qu'il n'y compte plus.

— Ma foi non ! J'aime encore mieux qu'il vienne à mon bureau : j'y serai plus à l'aise. Adieu, Maréchal.

— Adieu, monsieur Cayrol. Mais pour qui pariez-vous ?

— Avant de me risquer je voudrais savoir ce que va devenir la princesse.

— Ah ! galantin ! vous vous occupez trop des femmes ! Ce défaut-là vous jouera un mauvais tour !

Cayrol sourit, et, faisant un geste de fatuité, il s'éloigna. Maréchal s'assit devant son bureau et prenant une feuille de papier à lettre :

— Il faut je dise tout cela à Pierre, murmura-t-il. S'il savait ce qui se passe.

Et il se mit à écrire.



## III

La maison de banque Cayrol n'a pas une somptueuse apparence. Elle se compose d'un étroit bâtiment à deux étages, dont la façade de plâtre est noircie par le temps. On entre par une porte cochère, sous la voûte de laquelle, à droite, se présente l'entrée des bureaux. Un escalier, garni d'un tapis usé par le frottement des pieds des nombreux visiteurs, conduit au premier étage, sur le palier duquel s'ouvre un large corridor qui dessert les bureaux. Sur les portes vitrées, on lit diverses indications : Paiement des coupons. — Ordres de bourse.

Comptabilité générale. — Correspondance étrangère. La caisse est entourée d'un grillage, percé, à hauteur d'appui, de deux guichets à tablettes garnies de cuivre. Le cabinet de Cayrol est situé à droite, au fond des bureaux. Il communique avec des appartements particuliers. Le long des corridors, des banquettes de cuir et de petites tables auprès desquelles sont assis les garçons de service. Tout, dans cette maison est simple, sérieux, et respire l'honnêteté. Cayrol ne s'est jamais préoccupé de jeter de la poudre aux yeux. Il s'est installé modestement en commençant la banque, et, sa fortune augmentant, ses relations s'étendant, et son mouvement d'argent devenant considérable, il n'a point changé ses habitudes. Il est facile à aborder, même pour les clients qui ne sont pas connus de lui. On lui fit passer sa carte, et, à son tour, on est admis dans le grand cabinet, meublé en velours vert, où il brasse ses immenses affaires.

C'est là, qu'au travers du va-et-vient des employés, des commis d'ordre et des clients, le prince Panine vint, le lendemain même, trouver Cayrol. Pour la première fois, Serge se dérangeait pour le banquier. Il fut introduit avec les marques du plus profond respect. Le grand nom de madame Desvarennès lui faisait une auréole aux yeux des gens de la maison.

Cayrol, un peu gêné, mais pourtant résolu, courut au-devant de lui. Le prince était nerveux, un peu cassant d'allures. Il présentait une difficulté.

— Eh bien ! mon cher, dit-il sans s'asseoir, qu'est-ce que vous faites donc ? J'attends depuis hier les fonds que vous m'aviez promis.

Cayrol se gratta l'oreille et fit le gros dos. Cette attaque si nette le décontenançait :

— C'est que... commença-t-il.

Serge fronça le sourcil :

— Est-ce que vous avez oublié votre engagement ?

— Non, répondit Cayrol en traînant la voix, mais j'ai rencontré hier madame Desvarennès.

— En quoi vos intentions ont-elles pu être modifiées par cette rencontre ?

— Diable ! elles ont été modifiées du tout au tout ! dit Cayrol vivement. Votre belle-mère m'a fait une scène épouvantable, et m'a défendu à l'avenir de vous avancer de l'argent. Vous comprenez, mon cher prince, que ma situation vis-à-vis de madame Desvarennès est très importante. C'est elle qui m'a mis le pied à l'étrier. Je ne puis, sans être ingrat, contrevenir à ses volontés. Mettez-vous à ma place, jugez équitablement la pénible alternative dans laquelle je me trouve, ou de vous désobliger ou de désobéir à ma bienfaitrice !

— Ne pleurez pas, c'est inutile, dit Serge, avec un rire méprisante : je compatis à vos peines. Vous vous rangez du côté des gros sacs : c'est une manière de voir. Reste à savoir ce qu'elle vous rapportera.

— Mon prince, je vous jure que je suis au désespoir, s'écria Cayrol, très ennuyé de la tournure que prenait l'entretien. Ecoutez, soyez raisonnable ! Je ne sais pas ce que vous avez fait à votre belle-mère, mais elle paraît d'âprement montée contre vous. À votre place, moi, je ne me mettrais pas en hostilité avec madame Desvarennès : je lui ferais plutôt quelques avances, et je me raccommoierais. Voyez-vous : on ne prend pas les mouches avec du vinaigre.

Serge toisa Cayrol, puis, mettant son chapeau avec une superbe insolence :

— Pardon, mon cher, dit-il : comme banquier vous êtes excellent quand vous avez de l'argent, mais comme moraliste vous êtes souverainement ridicule !

Et pivotant sur ses talons sans plus insister, Serge sortit du bureau, laissant le banquier entièrement décontenancé. Il suivit le corridor en faisant siffler sa canne. Une colère sourde s'emparait de lui, mêlée à une vague inquiétude. Madame Desvarennès, d'un mot avait tari la source à laquelle il puisait le plus clair de l'argent qu'il dépensait depuis trois mois. Il avait une grosse somme à payer le soir même au Carole. Et il ne se souciait pas de s'adresser aux usuriers de Paris.

Il descendit l'escalier avec une rage froide, se demandant comment il ferait pour sortir de ce mauvais pas. Aller trouver madame Desvarennès et s'humilier devant elle comme le lui conseillait Cayrol ? Jamais ! Il se prit un instant à regretter les folies qui l'avaient entraîné dans de si graves embarras. Avec deux cent mille livres de rente, il eût pu vivre brillamment. Il avait jeté l'or à pleines mains par les fenêtres ; et la caisse inépuisable d'où il tirait des trésors était fermée par une volonté invincible.

Il traversait le passage de la porte cochère quand une voix connue frappa son oreille. Il se retourna. Herzog, souriant de son air énigmatique, était devant lui. Serge salua et voulut passer. Le financier lui mit la main sur le bras :

— Hé ! mon prince, comme vous vous sauvez vite ! On voit que vous avez votre portefeuille rempli. Vous avez peur qu'on vous dévalise !

Et, du doigt, Herzog touchait le porte-cartes de Serge qui montrait un de ses coins garnis d'argent sur la poitrine du jeune homme. Panine ne put retenir un geste de dépit qui fit sourire le financier.

— Est-ce que l'ami Cayrol aurait eu l'inconvenance de ne pas faire honneur à votre demande ?... Eh ! mais, attendez donc ! N'êtes-vous pas brouillé avec madame Desvarennès depuis hier ? Qui diable m'a parlé de cela ? Votre belle-mère disait bien haut qu'elle allait vous faire retirer tout crédit, et, à votre figure contristée, je devine que cet imbécile de Cayrol a obéi aux ordres qu'il a reçus.

Serge, exaspéré, piétinait et voulait parler, mais Herzog n'était pas facile à interrompre. Il avait, de plus, un regard qui gênait Panine. Le financier semblait fouiller avec ses yeux jusqu'au fond des poches du prince ; et celui-ci, instinctivement, serrait son bras sur sa poitrine, pour qu'Herzog ne vît pas que son portefeuille était vide.

— De quoi me parlez-vous là ? dit-il enfin avec un sourire contraint.

— Mais de choses qui doivent vous intéresser singulièrement, reprit familièrement Herzog. Allons ! soyez sincère ! Cayrol vient de vous refuser de l'argent ? C'est un niais ! Combien vous faut-il ? Avez-vous assez de cent mille francs ?

Et crayonnant quelques mots sur un carnet de chèques, le financier tendit le carré de papier au prince :

— Il ne faut pas, dit-il, qu'un homme tel que vous soit embarrassé pour une pareille misère.

— Mais, monsieur, fit Serge, interdit, en repoussant la main d'Herzog.

— Acceptez toujours ! Et ne vous croyez pas obligé de me remercier : la chose n'en vaut pas la peine. De vous à moi, c'est une plaisanterie.

Et prenant le prince par le bras, Herzog l'entraîna doucement.

— Vous avez votre voiture ? Bien ! La mienne suivra : nous avons à causer ensemble. La situation où vous êtes ne peut durer. Je suis en mesure de la faire cesser.

Et sans consulter Panine, le financier prit place auprès de lui dans sa victoria.

— Je vous ai dit autrefois, souvenez-vous en, poursuivait Herzog, qu'un jour je pourrais vous être utile. Vous avez pris des airs superbes. Aussi je n'ai pas insisté. Et cependant, vous le voyez, ce jour est arrivé. Voulez-vous me laisser vous parler franchement ? C'est ma manière habituelle, et elle a du bon.



— Faites ! répondit Sergo fort intrigué.

— Mon prince, vous vous trouvez en ce moment dans la nasse, comme on dit vulgairement. Vos besoins sont immenses et vos ressources sont nulles.

— Enfin... protesta Sergo.

— Bon ! Voilà déjà que vous vous cabrez, dit le financier en riant ; et cependant je n'ai pas fini... Au lendemain de votre mariage, vous avez monté votre maison sur un pied magnifique. Réceptions splendides, attelages merveilleux, livrés irréprochables, écuries de courses, équipages de chasse, en un mot, le train d'un grand seigneur. Malheureusement, pour se maintenir au premier rang de la haute vie, cela coûte gros, et comme vous dépensez sans compter, vous avez confondu le capital avec le revenu. De sorte qu'à l'heure présente, vous êtes aux trois quarts ruiné. Je ne pense pas que vous ayez l'intention de changer d'existence, et, calculant sur le tard, de baser désormais vos dépenses sur le peu de rentes qui vous restent. Non ? Eh bien ! alors il faut soutenir votre train, et pour que cela vous soit matériellement possible, sans faire d'extravagances au jeu, il est nécessaire qu'il tombe tous les ans un gros million dans votre caisse.

— Vous calculez comme Barème, dit Sergo, souriant avec contrainte.

— C'est mon métier, riposta Herzog froidement. Ce million, il y a pour vous deux moyens de l'obtenir. Le premier consiste à vous raccommoder avec votre belle mère, et à consacrer, moyennant finances, à vivre sous sa domination. Je connais madame Desvarennés. elle se prêtera à cette combinaison.

— Mais moi, dit Sergo, je m'y refuse.

— En ce cas il ne vous reste plus qu'à vous tirer d'embarras tout seul.

— Et comment ? interrogea le prince avec étonnement.

Herzog regarda le prince gravement.

— En entrant dans la voie que je suis prêt à vous ouvrir, dit-il, et où je serai votre guide en faisant des affaires.

Le prince rendit à Herzog son regard, et essaya de lire sur le visage du financier. Il le trouva impénétrable.

— Pour faire des affaires, fit-il, il faut de l'expérience, et je n'en ai pas.

— La mienne suffira, répondit Herzog.

— Ou de l'argent, poursuivit le prince, et je n'en ai pas davantage.

— Je ne vous demande pas d'argent. Je vous en offre.

— Quel sera donc mon apport, ma mise de fonds ?

— Vos relations, la considération qui s'attache au gendre de madame Desvarennés, le prestige de votre nom.

Le prince fit un geste hautain :

— Mes relations sont personnelles et je doute qu'elles puissent vous servir. Ma belle mère n'est hostile et ne fera rien pour moi. Quant à mon nom, il ne m'appartient pas. Il est à tous ceux qui l'ont noblement porté avant moi.

— Vos relations me serviront, j'en fais mon affaire, reprit Herzog. Votre belle mère ne pourra pas faire que vous ne soyez le mari de sa fille, et, à ce titre, vous valez votre poids d'or. Et quant à votre nom, c'est justement parce qu'il a été noblement porté qu'il a du prix. Donc dites merci à vos aïeux, et tirez parti du seul héritage qu'ils vous aient laissé. D'ailleurs si nous voulons regarder les choses de près, vos pères n'auront pas lieu de frémir dans leurs tombes. Car enfin, que faisaient-ils autrefois, sinon imposer les vassaux et rançonner les vaincus ? Nous faisons de même, nous autres financiers. Nos vaincus sont les spéculateurs, nos vassaux sont les actionnaires. Et quelle supériorité dans nos procédés ! Point de violence ! Nous persuadons, nous fascinons, et l'argent vient seul dans nos caisses. Que dis-je ? On nous supplie de l'accepter. Nous régnons sans conteste. Nous sommes des princes aussi ; les princes de la finance. Nous avons fondé une aristocratie aussi fière et plus puissante que l'ancienne. La féodalité de la noblesse n'est plus. Place à la féodalité de l'argent !

Sergo se mit à rire. Il voyait maintenant où Herzog voulait en venir.

— Vos hauts barons de la finance, dit-il, on n'est pas sans en exécuter de temps en temps quelques-uns.

— N'a-t-on pas exécuté Chalais, Cinq-Mars, Biron et Montmorency ? répartit Herzog avec ironie.

— C'était sur un échafaud.

— Eh ! L'échafaud du spéculateur, c'est l'escalier de la Bourse ! Mais il n'y a que les petits tripoteurs d'argent qui succombent. Les grands manieurs d'affaires sont à l'abri du danger. Ils engagent dans leurs entreprises de si nombreux et si vastes intérêts qu'on ne peut les laisser tomber sans risquer d'ébranler la fortune publique. Les gouvernements eux-mêmes sont entraînés à leur venir en aide. C'est une de ces œuvres puissantes, indestructibles que j'ai rêvé de grossir sur le *Credit Européen*. Son seul nom, le *Crédit Universel*, est tout un programme. Étendre sur les quatre parties du monde comme un immense filet, dans les mailles duquel seront enveloppées toutes les grandes spéculations financières : tel est le but. Emprunts d'Etat, concessions de chemins de fer, de canaux, de mines, exploitations industrielles, devront être nos tributaires. Nous serons les grands dispensateurs du Crédit, et d'un bout à l'autre de l'univers on n'empruntera pas unécu sans d'abord nous faire notre part. Pas de lutte possible avec nous. Je syndique les grandes maisons de banque du monde entier. Je forme une ligue formidable du Crédit, et nul ne peut se soustraire à mon pouvoir. L'horizon que je vous ouvre est large, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! je le rêve plus vaste encore ! J'ai des idées. Vous les verrez se développer, et vous en profiterez si vous vous attachez à ma fortune. Vous êtes ambitieux, mon prince, je l'ai deviné ; mais votre ambition, jusqu'ici, s'est contentée de peu : succès de luxe, triomphes d'élégance ! Qu'est-ce que cela auprès de ce que je puis vous donner ? La sphère dans laquelle vous exercez votre suprématie est étroite. Je la ferai immense. Vous ne régnerez plus sur un petit coin social : vous dominerez tout un monde, et vous aurez dans la main la première puissance qui existe aujourd'hui, celle à qui ni hommes ni choses ne résistent : la puissance financière !

Sergo, plus troublé qu'il ne voulait le paraître, essaya de railler :

— C'est le prologue de *Faust* que vous me débitez là ! dit-il ; où est votre écrit cabalistique ? Quo faut-il que je signe ?

— Rien du tout, reprit Herzog : votre consentement me suffira. Entrez dans l'affaire, vous l'étudierez à loisir, vous y mesurerez les résultats. Et alors, s'il vous convient, vous y adhérez sans réserve. Mon prince, je veux que dans quelques années vous ayez une fortune qui dépasse tout ce que vous avez pu rêver.

Le financier se tut. Sergo, silencieux, méditait profondément. Herzog était joyeux. Il venait de se montrer à tout Paris en compagnie du gendre de madame Desvarennés. Il avait déjà réalisé un de ses projets. La voiture du prince descendait en ce moment l'avenue des Champs-Élysées. Le temps était superbe. Dans le lointain, sur les masses sombres des arbres des Tuileries, l'obélisque et les monuments de la place de la Concorde se détachaient, noyés dans une nuée bleuâtre. Des groupes de cavaliers caracolait sur les bas-côtés. De longues files de voitures montaient rapidement, mettant devant les yeux la traînée éclatante des robes claires. Encadré dans la portière d'un coupé, un joli visage passait. Les piétons, par bandes, se dirigeaient vers l'Arc de Triomphe, suivant la double rangée de somptueux hôtels, aux façades crâment éclairées par le soleil. La ville puissante étalait, à cette heure du jour, son luxe dans toute sa splendeur. Un bourdonnement s'élevait, respiration de ce peuple en mouvement. C'était Paris avec tout son éclat, sa force et sa gaieté.

Herzog étendit la main, et montrant ce tableau au prince :

— Voilà votre domaine !

— Puis, le regardant profondément :

— Est-ce entendu ?

Sergo eut une hésitation, mais baissant simplement la tête :

— C'est entendu, répondit-il.

Herzog toucha le cordon d'arrêt du cocher, et sautant lestement à terre :

—A bientôt, dit-il à Panino.

Il monta dans sa voiture qui avait suivi consciencieusement celle du prince, et s'éloigna.

A partir de ce jour, Jeanne elle-même eut un rival. La fièvre de la spéculation s'empara du prince. Il avait mis le petit doigt dans l'engrenage, et tout son corps devait suivre. Le corps, le nom, l'homme. L'attrait que ce jeu nouveau exerça sur Serge fut d'une puissance incroyable. C'était bien autre chose que la partie bête au cercle, avec les mêmes locutions usuelles, écorchantes dans leur banalité. A la Bourse tout était nouveau, imprévu, soudain et formidable. L'intensité des émotions ressenties était centuplée par l'importance des sommes engagées.

Et c'était réellement un beau spectacle que celui d'Herzog maniant les affaires, et faisant avec une dextérité miraculeuse évoluer les millions, suivant les nécessités de la situation. Et puis le champ d'opérations était vraiment large. La politique, les grands intérêts des peuples, étaient les ressorts qui servaient de moteurs aux combinaisons, et le jeu prenait une majesté diplomatique, une ampleur financière. C'était la richesse des pays du monde entier qui se trouvait sur le tapis. Il y avait comme une force et une puissance souveraines dans l'action de ces arbitres de la fortune universelle.

Du fond de son cabinet, Herzog lançait des ordres, et, soit que son coup d'œil fût vraiment extraordinaire, soit que la chance fût régulièrement fidèle, la réussite était immanquable. Serge, dès les premières semaines, encaissa de considérables bénéfices. Ce brillant résultat le jeta dans une sorte d'affolement. Il crut à tout ce qu'Herzog lui avait dit comme à parole d'Évangile. Il vit le monde pliant sous le joug qu'il allait lui imposer. Les peuples, courbés dans le travail de chaque jour, peinaient exclusivement pour lui. Ils étaient ses tributaires ; et comme un de ces rois qui avaient subjugué l'univers, il se figura, dans un mirage éblouissant, les trésors de toute la terre répandus à ses pieds. Dès lors il perdit la notion du vrai et du juste. Il admit l'in vraisemblable et trouva naturel l'impossible. Il fut un instrument docile dans la main d'Herzog.

Le bruit de ce changement si imprévu dans l'existence de Panine arriva promptement aux oreilles de madame Desvarennes. La patronne fut épouvantée : elle fit venir Cayrol, et le pria instamment de rester dans le *Crédit Européen* pour surveiller autant que possible la marche de l'affaire nouvelle. Avec son sens net et pratique, madame Desvarennes prévoyait des désastres, et elle en vint à regretter que Serge n'eût pas borné ses folies au jeu et à la débauche.

Cayrol, très inquiet, fit part de ses soucis à sa femme, qui, profondément troublée, conta à Panine les craintes de son entourage. Le prince sourit dédaigneusement, et rassura la jeune femme. Les appréhensions de madame Desvarennes et de Cayrol étaient l'effet d'une timidité bourgeoise. La patronne n'entendait rien aux grandes affaires, et Cayrol était un financier à idées étroites. Lui savait où il allait. Les résultats de ses spéculations étaient mathématiques. Jamais jusque-là ils n'avaient trompé son attente. La grande société du *Crédit Universel*, dans laquelle il entrait comme administrateur, allait lui donner une fortune tellement considérable, qu'il pourrait défier madame Desvarennes et ne relèverait plus désormais que de son seul caprice.

Par une dernière et sublime générosité, madame Desvarennes avait établi autour de Micheline la conspiration du silence. Elle voulait que sa fille ignorât ce qui se passait. D'un mot, la patronne eût pu, sinon arrêter les folies de Serge, au moins les rendre inoffensives pour sa fille et pour elle. Il suffisait de révéler à Micheline la trahison de Serge et de provoquer une séparation. La maison Desvarennes cessait d'être solidaire de Panine, et, du même coup, le prince perdait tout crédit. Désavoué par sa belle-mère, publiquement abandonné par elle, le prince avait les reins cassés. Il devenait inutile à Herzog, et était promptement rejeté par lui. La patronne ne

voulait pas imposer à Micheline la douleur et la honte d'apprendre la navrante vérité. Elle préférait risquer la ruine et ne pas faire, elle-même et volontairement, pleurer sa fille.

De son côté, Micheline dissimulait ses tristesses à sa mère. Elle connaissait trop la redoutable énergie de la patronne pour vouloir que Serge eût à compter avec elle. Entre les mains puissantes de sa mère, elle comprenait que son mari serait brisée. Avec l'incroyable persistance des cœurs aimants, elle elle espérait voir Serge revenir à elle, et elle ne voulait pas, par un éclat, lui fermer à jamais la voie du repentir. Ainsi une terrible équivoque rendait muettes et inactives ces deux femmes, dont les volontés unies eussent encore pu, à ce moment, empêcher des malheurs imminents.

En effet la haute finance commençait à s'émeuvoir des ambitieuses visées d'Herzog. Le manieur d'affaires émergeait de la foule, et mettait hardiment le pied sur les sommets où se tenaient groupés solidement les cinq ou six demi-dieux qui décidaient, sans appel, de la valeur des fonds publics. Les empiétements de ce nouveau venu audacieux avaient mécontenté les redoutables potentats, et déjà, secrètement, la perte du financier était décidée. Avec une maladresse incompréhensible, Herzog n'avait pas voulu faire leur part aux grosses maisons de banque de Paris, dans sa nouvelle affaire ; et du moment que la spéculation n'était pas productive pour les gros bonnets de la Bourse, elle était d'avance condamnée par eux.

Un matin, les Parisiens, on se réveillant, virent tous les murs de leur ville couverts d'immenses affiches, annonçant l'émission des titres de la société du *Crédit Universel*. Une liste du conseil d'administration suivait, contenant des noms connus, parmi lesquels brillait celui du prince. Il y avait là des grands croix de la Légion d'honneur, d'anciens conseillers d'État, et des préfètes rentrés dans la vie privée. Une collection de personnalités à grand effet destinées à éblouir le public, mais ayant toutes un petit point véreux. Sous le vernis officiel, avec de bons yeux, on pouvait découvrir la tare.

Ce fut une rumeur immense dans le monde des affaires. Le prince Panine, le gendre de la maison Desvarennes était du conseil d'administration du *Crédit Universel* ! La spéculation était donc bonne ? Et on consulta la patronne, qui, prise entre la nécessité de désavouer son gendre ou l'obligation de dire du bien de l'affaire, se trouva dans un embarras extrême. Cependant elle n'hésita pas. Elle était honnête et loyale avant tout. Elle déclara que l'affaire était médiocre et fit tous ses efforts pour détourner les gens de son entourage de souscrire, pour un peu que ce fût.

L'émission fut désastreuse. La grosse banque se montrait hostile et les capitalistes restaient défilants. Herzog encaissa quelques millions de petites souscriptions. Les portiers et les cuisiniers lui apportaient leurs fonds. Il recueillit le produit de l'anse du panier. Mais il eut beau multiplier les annonces et les réclames dans les journaux financiers, un mot d'ordre avait été lancé qui paralysait l'élan de la spéculation. Et puis de méchants bruits commençaient à courir. Exploitant habilement l'origine allemande d'Herzog, les banquiers murmuraient tout bas que le but de l'affaire du *Crédit Universel* était exclusivement politique. Il s'agissait de créer des comptoirs financiers dans toutes les parties du monde pour favoriser l'extension de l'industrie d'outre-Rhin. De plus, à un moment donné, l'Allemagne pouvait avoir besoin, en vue d'une guerre, de contracter un emprunt, et le *Crédit Universel* serait là pour fournir les subsides nécessaires à l'ambition de la grande nation militaire.

Herzog n'était pas homme à se laisser écraser sans résister : il fit des efforts suprêmes pour relever son affaire. Il fit vendre à la Bourse une quantité considérable de titres non souscrits, et les fit racheter par des hommes à lui, créant autour du *Crédit Universel* une agitation factice. En quelques jours les actions montèrent et firent prime, soutenues seulement par l'agiotage effréné auquel se livrait Herzog.

Le prince, assez peu disposé à se faire donner des explications, et ayant en son associé une confiance aveugle, ne se

doutait de rien. Il restait dans une sécurité absolue. Il avait augmenté son train de maison, et vraiment, il vivait sur un pied royal.

La douceur de Micheline l'encourageait, et ne se donnant plus la peine de dissimuler, il traitait la jeune femme avec une indifférence complète.

Cependant un incident assez sérieux s'était produit. Pierre, inquiet en apprenant que Serge avait été entraîné par Herzog sur le terrain dangereux des spéculations financières, avait quitté ses mines et venait d'arriver. Les lettres adressées par Micheline à son ami d'enfance, au confident forcé de son malheur, étaient calmes et résignées. La jeune femme, pleine d'orgueil, avait caché avec soin à Pierre l'aggravation de sa position et ses lettres montraient Serge repentant et revenu à des sentiments meilleurs.

Maréchal, pour des motifs analogues, avait entretenu son ami dans cette trompeuse sécurité. Il craignait l'intervention possible de Pierre, et il voulait épargner à madame Desvarenes cette suprême douleur de son fils d'adoption aux prises, mortellement, avec son gendre.

Mais les annonces de la souscription au *Crédit Universel* avaient fait leur trajet en province, et un beau jour Pierre avait trouvé, collées le long du mur même de son établissement, quelques-unes des affiches sur lesquelles s'étaient pompeusement les noms des membres du conseil de la nouvelle société. En y découvrant celui de Panine et en n'y voyant pas celui de Cayrol, Pierre frémit. Les mauvaises idées qu'il avait eues autrefois, au moment de l'introduction d'Herzog dans la maison Desvarenes, lui revinrent à l'esprit. Il écrivit à la patronne pour lui demander ce qui se passait. Ne recevant pas de réponse, il n'hésita pas et sauta en chemin de fer.

Il trouva madame Desvarenes dans une agitation terrible. Les actions du *Crédit Universel* venaient de baisser, à la dernière Bourse, de cent vingt francs. Il s'en était suivi une panique. L'affaire était considérée comme absolument perdue, et les porteurs de titres allaient aggraver encore le mal par des réalisations précipitées.

Savinien sortait de chez la patronne. Le gommeux avait voulu jouir du spectacle de ce naufrage du prince qu'il avait toujours haï, le considérant comme l'usurpateur de ses droits sur la fortune des Desvarenes. Il avait voulu gémir, mais, rembarqué par sa tante avec une rudesse inusitée, il s'était cru autorisé à quitter la "maison mortuaire," comme il disait en ricanant.

Cayrol, plus occupé des intérêts de Panine que s'il se fût de sa fortune à lui, allait de la rue Saint-Dominique à la rue Taïtbout, affairé, ému, pâle, mais clairvoyant, et ne perdant par la tête. Il avait déjà sauvé le *Crédit Européen* en le séparant depuis six semaines du *Crédit Universel*, malgré les supplications de la patronne qui voulait maintenir les deux affaires réunies, dans l'espérance que l'une pût sauver l'autre. Mais Cayrol, pratique, net, et implacable, avait refusé pour la première fois d'obéir à madame Desvarenes. Et agissant avec la résolution d'un capitaine de vaisseau qui jette à la mer une partie de la cargaison pour sauver le reste des marchandises et l'équipage, il avait durement taillé dans le vif. Le *Crédit Européen* était sauf. Il avait un peu baissé, mais une réaction favorable se produisait déjà. Le nom de Cayrol, et sa présence à la tête de l'affaire avaient rassuré le public, et les actionnaires s'étaient étroitement serrés autour de lui.

Le banquier, acharné à sa tâche, cherchait maintenant à sauver Panine.

Pierre, Cayrol et madame Desvarenes se réunirent dans le cabinet de Maréchal. Pierre déclara qu'il fallait prendre une mesure énergique et parler au prince. Il était du devoir de la patronne d'éclairer Panine, qui était évidemment la dupe d'Herzog.

Madame Desvarenes hocha la tête avec tristesse. Elle craignait que Serge ne fût point dupe, mais complice. Et que lui dire d'ailleurs ? Qu'il se perdait ? Il ne la croirait pas. Elle savait comment il recevait les conseils et supportait les remontrances.

Une explication entre Serge et elle était impossible. Son intervention ne ferait que précipiter plus avant le prince dans le gouffre.

—Eh bien, moi, je lui parlerai, dit alors Pierre résolument.

—Non ! fit madame Desvarenes, pas toi ! Un seul, ici, peut lui dire efficacement ce qu'il faut qu'il entende, c'est Cayrol ! Abstenez-vous. Et surtout, veillez bien tous à vos paroles et à vos visages ! Que Micheline ne se doute de rien !

Ainsi, aux heures les plus graves, quand la fortune, l'honneur peut-être, étaient compromis, cette mère avait la préoccupation de la sécurité morale de sa fille.

Cayrol monta chez Panine. Le prince venait de rentrer. Il décrochait ses lettres en fumant une cigarette dans son fumeur. Une porte sous tenture donnait sur un petit escalier qui descendait jusqu'à la cour de service de l'hôtel. Ce fut par cet escalier que Cayrol gagna l'appartement. Il était bien sûr, de la sorte, de ne pas rencontrer Micheline.

En voyant entrer le mari de Jeanne, Serge se leva brusquement. Il craignait que Cayrol n'eût tout découvert, et, instinctivement, il fit un pas en arrière. L'attitude du banquier le détrompa promptement. Il était sérieux, mais non courroucé. Il venait évidemment pour affaires.

—Eh bien ! mon cher Cayrol, dit Serge gaîment, quelle bonne fortune vous amène ?

—Si c'est la fortune, en tous cas elle n'est pas bonne, répondit gravement le banquier. Je voudrais causer avec vous, mon prince, et je vous serais reconnaissant si vous vouliez m'écouter avec patience.

—Oh ! oh ! dit Serge, comme vous voilà solennel, mon brave ! Vous avez quelque liquidation difficile ? Voulez-vous qu'on vous aide ? J'en parlerai à Herzog.

Cayrol regarda le prince avec stupeur. Ainsi, il ne se doutait de rien ! Tant d'incurie et de légèreté le terrifia. Était-ce là un homme ? Le banquier résolut de procéder nettement et sans ménagements ; pour éclairer un tel aveuglement, il fallait un coup de tonnerre.

—Il ne s'agit pas de mes affaires, mais des vôtres, reprit Cayrol. Le *Crédit Universel* est à la veille d'un désastre. Il est encore temps pour vous de vous tirer sain et sauf de cet effondrement. Je vous en apporte les moyens.

Serge se mit à rire :

—Merci, Cayrol, vous êtes bien gentil, mon ami, et je vous sais gré de l'intention. Mais je ne crois pas un mot de ce que vous me dites. Vous venez de chez madame Desvarenes. Vous vous entendez avec elle pour essayer de me faire sortir de l'admirable affaire lancée par Herzog ; mais je ne céderai à aucune pression. Je sais ce que je fais. Soyez tranquille.

Et allumant tranquillement une nouvelle cigarette, le prince souffla avec grâce une bouffée de tabac au plafond. Cayrol ne se donna même pas la peine de discuter. Il sortit un journal de sa poche, et le tendant à Panine, il lui dit simplement : Lisez !

C'était un des articles que les feuilles financières sérieuses publiaient depuis la veille, appuyant leurs sinistres pronostics sur des chiffres irrécusables. Serge prit le journal et commença à le parcourir. Il pâlit, et le froissant avec colère :

—Quelle infamie ! s'écria-t-il. Je reconnais là l'acharnement de nos adversaires. Oui, ils savent bien que notre nouvelle combinaison est destinée à les écraser dans l'avenir, et ils font tout ce qu'ils peuvent pour la faire échouer. Jalousie ! Envie ! Il n'y a rien autre au fond de ces bruits, indignes de l'attention des gens sérieux !

—Il n'y a ni envie, ni jalousie. Tout est vrai ! reprit Cayrol. Vous admettez bien que je vous suis sincèrement dévoué, moi ! Eh bien, je vous jure que la situation est terrible, et qu'il faut vous retirer du conseil du *Crédit Universel*, sans perdre une heure, une minute. Asseyez-vous là, et écrivez votre démission !

—Ah ça ! me prenez-vous pour un enfant qu'on mène par le bout du nez ? s'écria le prince avec colère. Si vous êtes sincère, Cayrol, ce que je veux croire, vous êtes un naïf. Vous ne

comprenez pas ! Quant à me retirer de l'affaire, jamais ! Du reste j'y ai beaucoup d'argent engagé.

— Eh ! perdez-le votre argent ! Madame Desvarences vous le rendra. Mais au moins sauvez votre nom !

— Ah ! vous voyez bien que vous êtes de connivence avec elle ! reprit avec éclat le prince. Ne me dites plus un mot, je ne vous crois pas ! Je vais de ce pas au *Crédit Universel*. Je parlerai à Herzog, et nous prendrons des mesures pour poursuivre les journaux qui répandent ces bruits calomnieux.

Cayrol vit que rien ne convaincrerait Panine. Il espéra qu'un entretien avec Herzog pourrait peut-être l'éclairer. Il s'en rapporta au hasard, puisque la raison était impuissante, et il redescendit chez la patronne.

Serge se fit conduire au *Crédit Universel*. C'était le premier jour de l'installation de la société dans son superbe immeuble. Herzog avait bien fait les choses. Les bureaux devaient donner aux souscripteurs une grande idée de l'affaire. Comment ne pas avoir confiance en voyant les hauts appartements aux corniches dorées, les meubles de cuir larges et confortables, les grandes glaces entourées de volours ? Comment refuser son argent à des spéculateurs assez riches pour couvrir leurs planchers avec des tapis dans la laine moelleuse desquels on entrerait jusqu'aux chevilles ? Le moyen de douter du résultat d'une spéculation, en parlait à des garçons de bureaux vêtus d'habits de drap bleu à passepoils rouges, avec des boutons au chiffre de la société, et qui prenaient vis-à-vis du public des airs de hautaine condescendance ? Tout présageait le succès. Il était dans l'air. On entendait, derrière un grillage, le caissier remuer des flots d'or dans une énorme caisse de fer qui tenait tout le fond de son cabinet. Les gens qui avaient mis le *Crédit Universel* sur un pareil pied étaient bien puissants, ou bien hardis.

Serge entra comme chez lui, le chapeau sur la tête, passant au travers d'une foule de petits souscripteurs venus pleins d'inquiétude après avoir lu les récits des journaux et partant pleins de confiance après avoir admiré le superbe étalage des richesses mobilières de la société. Le prince gagna le cabinet d'Herzog. Au moment d'ouvrir la porte, deux voix animées frappèrent son oreille. Le financier discutait avec un de ses administrateurs. Panine écouta.

— La spéculation est admirable et sûre, disait Herzog. Les actions ont baissé, je le sais bien, puisque c'est parce que j'ai cessé de les soutenir. Je donne des ordres à Londres, à Vienne, à Berlin, et nous achetons tout ce qu'on nous offre. Je fais monter les titres et nous réalisons un gain énorme. C'est d'une simplicité admirable.

— Mais c'est d'une délicatesse douteuse, répondait l'autre voix.

— Pourquoi donc ? Je me défends comme on m'attaque. La grande banque écrase mes valeurs, je les achète, et je fais boire un bouillon à mes adversaires : n'est-ce pas juste et légitime ?

Panine respira fortement ; il était rassuré. La baisse était causée par Herzog : il venait de le dire. Il n'y avait donc rien à craindre. L'habile financier se préparait à jouer au monde de la Bourse un de ces tours dans lesquels il était passé maître, et le *Crédit Universel* allait rebondir plus brillant sur le tremplin de la spéculation.

Serge entra.

— Eh ! tenez ! voici le prince Panine, s'écria joyeusement Herzog. Demandez-lui ce qu'il pense de la situation : je le fais juge du cas.

— Je ne veux rien savoir, dit Serge ; j'ai pleine confiance en vous, cher directeur ; nos affaires prospéreront dans vos mains, j'en suis bien sûr. Du reste, je connais les manœuvres de nos concurrents, et je trouve tous les moyens financiers excellents pour leur répondre.

— Ah ! que vous disais-je ? s'écria Herzog en s'adressant à son interlocuteur avec un accent de triomphe. Laissez-moi faire et vous verrez. D'ailleurs je ne vous retiendrez pas de force, ajouta-t-il durement. Vous êtes libre de nous abandonner, s'il vous plaît.

L'autre, alors, se mit à protester de la sincérité de ses scrupules. Il déclara que ce qu'il avait dit, c'était pour le mieux des intérêts de tous. Il ne songeait point à quitter la société, bien au contraire. On pouvait faire fonds sur lui. Il connaissait trop l'expérience et l'habileté d'Herzog pour séparer sa fortune de la sienne.

Et, ayant serré les mains du financier, il prit congé.

— Ah ah ! qu'est ce que toutes ces criaileries dans les journaux ? dit Serge, quand il se trouva seul avec Herzog — Savez-vous que les articles publiés sont très perfides ?

— D'autant plus perfides qu'ils reposent sur une base vraie, ajouta le financier froidement.

— Qu'est ce que vous dites ? s'écria Serge en proie au plus grand trouble.

— La vérité. Croyez-vous pas que je vais vous débiter des bourdes, à vous, comme à cet imbécile qui sort d'ici ? Le *Crédit Universel*, à l'heure présente, a du plomb dans l'aile. Mais, patience ! il m'est venu une idée, et avant quinze jours les actions auront doublé de valeur. J'ai dans les mains une affaire magnifique qui va tuer la compagnie du gaz. Il s'agit d'un éclairage par le magnésium. C'est foudroyant comme résultat ! Je fais publier dans les journaux de Londres et de Bruxelles des articles à sensation, dévoilant les secrets de la nouvelle invention. Les actions du gaz baissent dans de fortes proportions. Je suis acheteur, et quand je suis maître de la valeur, je fais annoncer que le procédé va être vendu à la compagnie menacée. Les actions remontent alors par un mouvement de bascule très simple et inmanquable. Je réalise, et nous nous trouvons à la tête d'un bénéfice énorme que nous employons à soutenir le *Crédit Universel*. L'affaire repart, et le résultat est immense.

— Mais pour faire une spéculation si formidable, les agents étrangers vont demander des couvertures.

— Je les leur offrirai. J'ai ici, dans la caisse, pour dix millions de titres du *Crédit Européen* qui appartiennent à Cayrol. Nous en donnons décharge, sur notre responsabilité, au caissier. La spéculation dure trois jours. Elle est sûre. Les fonds ne sont même pas engagés. Et le résultat acquis, nous faisons rentrer les titres et nous reprenons notre reçu.

— Mais, dit Serge, songeur, est ce que c'est régulier ce mouvement de titres qui ne nous appartiennent pas ?

— C'est un virement, dit Herzog avec simplicité. Du reste, ne perdez pas de vue que nous avons affaire à Cayrol, c'est-à-dire à un associé...

— Si nous le prévenions ? insista le prince.

— Non pas ! Diable ! il faudrait lui expliquer l'opération et il voudrait en être. Il a du nez ; il ne s'y tromperait pas, il la trouverait bonne. Tenez !... Signez-moi ça et n'ayez pas d'inquiétudes. Les brebis seront rentrées au bercail avant que le berger soit venu les compter.

Un pressentiment sinistre traversa l'esprit de Serge. Il eut peur. A ce moment où sa destinée se décidait, il hésitait à s'engager plus loin dans la voie où il marchait depuis trop longtemps déjà. Il resta debout, muet, indécis, roulant dans sa tête des idées confuses. Une chaleur insupportable lui monta au cerveau. Ses tempes battirent, et des bourdonnements lui emplirent les oreilles. Mais la pensée de renoncer à sa liberté, de retomber sous la tutelle de madame Desvarences le cingla comme un coup de fouet, et il rougit d'avoir hésité.

Herzog le regardait, et, souriant d'un air contraint, il dit

— Vous pouvez renoncer à l'affaire, vous aussi. Si je vous y fais votre part, c'est parce que vous êtes lié étroitement à moi. Mais je ne tiens pas du tout à couper la poire en deux. N'espérez pas que je vous supplie de bien vouloir tenter l'aventure ! A votre guise ?

Serge prit vivement le papier et, l'ayant signé, le tendit au financier.

— C'est bien ! dit Herzog, je pars ce soir. Je ne serai absent que trois jours. Suivez le mouvement des fonds. Vous verrez le résultat de mes calculs.

Et serrant la main du prince, Herzog entra à la caisse prendre les titres et déposer le reçu.

## XIX

Il y avait soivée chez Cayrol. Dans les salons de l'hôtel de la rue Taitbout, c'était un éclat de lumières, une profusion de fleurs, un luxe de tentures qui révélait les soins d'une maîtresse de maison habile à recevoir. Les invitations étaient lancées depuis longtemps. Un instant, Cayrol avait songé à décommander tout son monde, mais il avait craint d'inspirer des inquiétudes, et, de même qu'un comédien qui vient de perdre son père la veille, joue le lendemain pour ne point faire perdre d'argent au théâtre, de même Cayrol, troublé, ulcéré, avait donné sa soirée et montrait un visage souriant, pour ne point faire de tort à ses affaires.

C'est que, depuis trois jours, la situation s'était singulièrement aggravée. Le coup de Bourse qu'Herzog était allé faire à Londres, afin d'agir d'une façon plus secrète, avait été éventé ; et la baisse sur laquelle il comptait ne s'était point produite. Opérant sur des sommes considérables, la différence à payer était énorme comme devait l'être le gain, et les titres du *Crédit Européen* avaient soldé les frais de la guerre. C'était un désastre. Cayrol, très inquiet, avait réclamé ses titres à la caisse du *Crédit Universel*, et n'avait trouvé que le reçu donné comme décharge au caissier. Si irrégulière que fût l'opération, le banquier n'avait rien dit. Mais, la mort dans l'âme, il était allé trouver madame Desvarenes, pour lui révéler ce qu'il venait d'apprendre.

Le prince était au lit, se disant malade, et soigné par sa femme, qui, dans l'ignorance heureuse où on la maintenait, à force d'adresse et de surveillance, se réjouissait secrètement de l'indisposition qui lui rendait Serge. Panine, épouvanté de l'échec éprouvé, attendait le retour d'Herzog avec une impatience fébrile, et, pour ne voir personne, il avait pris le parti de se coucher.

Cependant Cayrol avait pu pénétrer jusque dans sa chambre, et là, avec de grands ménagements, l'excellent homme lui avait démontré que sa disparition coïncidant avec celle d'Herzog, était fatale au *Crédit Universel*. Il fallait absolument qu'il se montrât. Il devait venir à sa soirée et se faire un visage impassible. Quand on était engagé dans des entreprises aussi périlleuses que celle où il se trouvait, il fallait prouver de la force de caractère et combattre jusqu'au dernier moment. Serge avait promis de venir, et avait imposé à Micheline la dure obligation de l'accompagner chez Jeanne. C'était la première fois que, depuis son retour, la princesse mettait le pied chez Jeanne.

Le concert était terminé : un flot d'invités, sortant du grand salon, envahit le petit salon et le boudoir.

—Le supplice du quatuor est fini ! Ouf ! fit Savinien avec un geste épuisé.

—Vous n'aimez donc pas la musique ? dit Maréchal en riant.

—Si, répondit Savinien, la musique militaire. Mais, vous savez ? deux heures de Schumann et de Mendelssohn, à haute pression, c'est beaucoup pour un homme seul !

—Vous aimez mieux le *Beau Nicolas*, hein ? dit Maréchal.

—Ah ! ah ! ah ! chantonna Savinien. Dites donc, Maréchal, qu'est-ce que vous dites de la présence de mademoiselle Herzog à la soirée de Cayrol ? C'est un peu raide ça, hein, mon bon ?

—En quoi ?

—Parbleu ! Le père est en fuite et la fille s'appête à danser. Ils ont chacun leur manière de lever le pied.

—Très joli ! monsieur Desvarenes, mais je vous engage à garder vos traits d'esprit pour vous, dit gravement Maréchal ; ils ne seraient point ici du goût de tout le monde.

—Oh ! Maréchal, vous aussi, des scènes ! Ah ! vous me faites bien du mal !

Et pivotant sur ses talons, le gommeux se dirigea vers le buffet.

Le prince et la princesse Panino entraient, Micheline sou-

riante et Serge calme, quoiqu'un peu pâle. Cayrol et Jeanne s'étaient avancés vers eux. Les regards de tous les assistants se dirigèrent de leur côté. Jeanne, sans se troubler, serra la main de son amie. Cayrol s'inclina très bas devant Micheline :

—Princesse, dit-il, faites-moi l'honneur de prendre mon bras. Vous arrivez à propos : on va danser.

Pas moi, hélas ! dit Micheline avec un triste sourire, je suis encore souffrante, mais je regarderai.

Et guidée par Cayrol, elle entra dans le grand salon. Serge suivit avec Jeanne.

La fête était dans toute son animation. L'orchestre jouait une valse, et, dans un tourbillon de soie et de gaze, les blanches épaules des danseuses, rehaussées par le noir de l'habit des cavaliers, présentaient un beau coup d'œil. Une atmosphère chaude et violemment saturée de parfums montait à la tête ; les lumières éblouissaient les yeux ; et, dans le tournoiement langoureux de la valse, les femmes, les yeux fixes, presque pâmées, attachées à l'épaule de leur danseur comme pour résister au vertige du plaisir, passaient légères et fugitives.

Seule, à l'écart, comme à l'index, Suzanne Herzog, modeste ment vêtue d'une robe blanche, sans un bijou, était assise près d'une fenêtre. Maréchal venait de s'approcher d'elle. La jeune fille avait accueilli le secrétaire avec un sourire :

—Vous ne dans-2 donc pas ce soir, mademoiselle ? demanda Maréchal.

—J'attends qu'on m'invite, dit Suzanne tristement, et je suis comme sœur Anne, je ne vois rien venir. De mauvais bruits courent sur la fortune de mon père, et les Argonautes sont déjà en déroute. La Toison d'Or passe pour être devenue une simple toison de laine, et MM. Le Brède, du Tremblay and Co, comme disent les Anglais, n'ont plus de sourires pour moi.

—Voulez-vous me faire la faveur de m'accepter pour cavalier ? fit Maréchal très simplement ; je ne danse pas dans la perfection, n'ayant jamais beaucoup pratiqué, mais avec de la bonne volonté...

—Merci, monsieur Maréchal, répondit Suzanne avec effusion, mais je préfère employer mon temps à causer : je ne suis pas gaie, croyez-moi, et si je suis venue ici ce soir, c'est à la demande de madame Desvarenes. J'aurais préféré rester chez moi. Les affaires n'ont point été favorables à mon père, à ce qu'on prétend, car moi je ne sais jamais ce qui se passe dans les bureaux, et j'ai plus envie de pleurer que de rire. Non que je regrette la fortune, vous savez le peu de cas que j'en fais, mais parce que mon père doit être au désespoir.

Maréchal écouta silencieusement Suzanne, n'osant lui dire ce qu'il pensait d'Herzog, et respectant pieusement la réelle ignorance ou l'avouement volontaire de la jeune fille, qui ne doutait point de la loyauté de son père.

La princesse, au bras de Cayrol, venait de terminer le tour des salons. Elle aperçut Suzanne, et, quittant le banquier, elle alla s'asseoir auprès de la jeune fille. Beaucoup, parmi les assistants, se regardèrent et chuchotèrent des paroles que Micheline n'entendit pas, et que d'ailleurs, les eût elle entendues, elle n'aurait pas comprises. "C'est héroïque !" disaient les uns. "C'est le comble de l'impudence !" ripostaient les autres.

La princesse causait avec Suzanne et regardait son mari qui, appuyé contre une porte, suivait Jeanne des yeux.

Sur un signe de Cayrol, Maréchal s'était éloigné. Le secrétaire allait rejoindre madame Desvarenes qui, venu avec Pierre, s'était arrêtée dans le cabinet du banquier. Au travers de cette fête s'agitaient des intérêts formidables, et un conseil allait être tenu entre les principaux intéressés. En voyant entrer Maréchal, la patronne ne dit qu'un mot :

—Cayrol ?

—Le voici, répondit le secrétaire.

Cayrol vint vivement à madame Desvarenes :

—Eh bien ! fit-il avec une anxiété profonde, avez-vous des nouvelles ?

—Pierre arrive de Londres, répondit la patronne. Ce que



nous redoutions était vrai. Herzog a donné, pour se couvrir d'une opération faite en commun avec mon gendre, les dix millions de titres du *Crédit Européen*.

—Pensez-vous qu'Herzog soit définitivement en fuite? interrogea Maréchal.

—Non! Il est plus fort que cela, dit Cayrol: il reviendra. Il sait bien qu'en compromettant le prince, c'est comme s'il avait compromis la maison Desvarenes. Il est parfaitement tranquille.

—Peut-on sauver l'un sans sauver l'autre? demanda la patronne.

—C'est impossible. Herzog a si bien lié les intérêts du prince aux siens qu'il faut les tirer d'affaire ou les laisser périr tous deux.

—Eh bien! Herzog par-dessus le marché! dit froidement madame Desvarenes: mais par quel procédé?

—Voilà, répondit Cayrol. Les titres enlevés par Herzog, sous le couvert de la signature du prince, étaient un dépôt fait par les actionnaires. Au moment du déménagement du *Crédit Universel* et de son installation au nouveau siège social, ces titres avaient été emportés par erreur. Il suffira de remplacer les titres. Je rendrai le reçu au prince et toute trace de cette déplorable affaire sera effacée.

—Mais les numéros des titres ne seront plus les mêmes, dit madame Desvarenes, habituée à une régularité minutieuse dans les opérations.

—On expliquera ce changement par une vente à la hausse et un rachat à la baisse. On montrera un bénéfice, et les actionnaires ne réclameront pas. D'ailleurs, je me réserve le droit, en conseil, de divulguer la fraude d'Herzog, en laissant à l'écart le prince Panine, si mes actionnaires insistent. De plus fiez-vous à moi du soin de reprendre Herzog en sous-œuvre. C'est ma stupide et trop longue confiance en cet homme qui a été en partie cause du désastre. Je fais votre affaire mienne, et je saurai bien le forcer à rendre gorge. Je vais partir cette nuit même pour Londres. Il y a un train à une heure cinquante: je le prendrai. La rapidité de l'ancien en pareil cas est la première condition du succès.

—Merci, Cayrol! dit simplement la patronne. Le prince et ma fille sont-ils arrivés?

—Oui. Serge est impassible. Il a sur lui-même plus de puissance que je n'aurais cru.

—Eh! que lui importe ce qui se passe? s'écria madame Desvarenes. Est-ce lui qui est frappé? Non. Il sait bien que je continuerai à travailler pour entretenir sa paresse et alimenter son luxe. Et je devrai m'estimer heureuse, si, corrigé par cette rude leçon, il ne recommence pas à fouiller dans la caisse des autres, car, cette fois, je serais impuissante à le sauver; et, après nous avoir fait vivre dans le malheur il nous ferait mourir dans la honte.

La patronne se dressa des éclairs plein les yeux et marchant dans le cabinet à grands pas:

—Oh! le misérable! dit-elle. Si jamais ma fille cesse de se mettre entre lui et moi!...

Un geste terrible acheva la phrase.

Cayrol, Maréchal et Pierre se regardèrent. Une même pensée leur était venue, sinistre et effrayante. Dans le paroxysme de sa colère, cette redoutable mère, cette femme énergique et emportée, serait capable de tuer. Ils le devinaient, ils en étaient certains; et comme une vision, l'image de Panine ensanglanté leur passa devant les yeux.

—Vous rappelez-vous ce que je vous disais un jour? murmura Maréchal en s'approchant de Cayrol. Voyez vous se développer les sbires, le poignard et le canal Orfano?

—À la haine d'une pareille femme, répondit Cayrol, je ferais celle de dix hommes.

—Cayrol! reprit madame Desvarenes, après un instant de méditation, c'est de vous seul que dépend l'opération que vous nous avez indiquée tout à l'heure, n'est-ce pas?

—De moi, seul.

—Faites-la donc promptement, quoi qu'il m'en puisse coûter. L'affaire n'a pas été ébruitée!...

—Nul ne la soupçonne. Je n'en ai parlé à âme qui vive, dit le banquier... excepté à ma femme, cependant, ajouta-t-il avec une naïveté qui arracha à Pierre. Mais, continua-t-il, ma femme et moi nous ne faisons qu'un.

—Qu'a-t-elle dit? demanda madame Desvarenes, en regardant fixement Cayrol.

—Il se serait agi de moi qu'elle n'aurait pas été plus émue. Elle vous aime tant, madame, vous et ceux qui vous entourent. Elle m'a supplié de faire tout au monde pour tirer le prince de ce mauvais pas. Elle avait les larmes aux yeux. Et certes, si je n'étais pas porté à vous servir par ma grande reconnaissance, je le ferais pour lui faire plaisir... J'ai été touché, je l'avoue... Vraiment, cette enfant-là, elle a un cœur!...

Maréchal échangea un vif regard avec madame Desvarenes qui s'avança vers le banquier, et lui serrant la main:

—Vous, Cayrol, dit-elle, vous êtes un bien brave homme!

—Je le sais, lui répondit Cayrol en souriant pour cacher son émotion, et vous pouvez compter sur moi.

Micheline parut sur le seuil du cabinet. Par la porte entrouverte on voyait passer les danseurs, et un flot de musique joyeuse était entré avec la lumière des salons voisins et le parfum de la foule.

—Qu'est-ce que tu deviens donc, maman? demanda la princesse. On me dit qu'il y a près d'une heure que tu es arrivée.

—Je causais d'affaires avec ces messieurs, répondit madame Desvarenes en effaçant de son front, par un effort de volonté, la trace de ses soucis. Mais toi, ma chérie, comment te sens-tu? Tu n'es pas fatiguée?

—Pas plus que d'habitude, fit vivement Micheline, en regardant derrière elle pour suivre les mouvements de son mari qui cherchait à se rapprocher de Jeanne.

—Pourquoi es-tu venue à cette soirée? Ce n'est pas raisonnable.

—Serge a tenu à y aller. Et moi, je n'ai pas voulu le quitter.

—Eh! mon Dieu, reprit madame Desvarenes avec vivacité, laisse-le donc faire ce qui lui plaît! Les hommes sont féroces. Quand tu seras malade, ce n'est pas lui qui souffrira.

—Je ne suis pas malade. Je ne veux pas l'être! dit fiévreusement Micheline. Du reste, nous allons partir.

Elle fit signe au prince avec son éventail: Panine s'approcha:

—Vous me reconduisez, Serge, n'est-ce pas?

—Certainement, chère enfant, répondit Serge.

De loin, Jeanne qui écoutait, levant un doigt vers son front fit signe au prince de ne pas s'engager. Un sentiment de surprise se peignit sur le visage du jeune homme. Il ne comprenait pas. Micheline, attentive, avait vu. Une pâleur mortelle s'étendit sur ses traits. La sueur perla à son front: elle souffrit tant qu'elle fut sur le point de crier. C'était la première fois, depuis la terrible découverte de Nice, qu'elle voyait Serge et Jeanne l'un près de l'autre. Elle avait évité les rencontres, se défiant d'elle-même, et craignant de perdre en une seconde d'emportement le triste bénéfice de plusieurs mois de dissimulation. Mais là, ayant les faits devant elle, se dévorant du regard, se parlant du geste, elle fut ressaisie soudainement, furieusement, par la jalousie; et une rage insensée la mordit au cœur.

Serge, se décidant à obéir aux signes impérieux que lui faisait Jeanne, s'était tourné vers sa femme:

—J'y pense, ma chère Micheline, dit-il, avant de rentrer, je dois aller au cercle. J'ai promis: je ne puis manquer. Excusez-moi donc et demandez à votre mère de vous accompagner.

—C'est bien, répondit Micheline d'une voix tremblante. Je le lui demanderai. Vous ne partez pas encore?

—Dans un instant.

—Dans un instant donc, je partirai moi-même.

La jeune femme ne voulut pas perdre un détail de l'horrible scène qui se jouait sous ses yeux. Elle resta, pour surprendre le secret de l'insistance de Jeanne, pour deviner la raison qui la faisait retenir Serge.



Ne se croyant pas épié, le prince s'était rapproché de Jeanne, et, affectant de sourire, il l'interrogeait :

—Qu'y avait-il ?

De sérieuses nouvelles : j'ai à vous parler ce soir sans faute. Je vous mettrai au courant d'une conspiration ourdie contre vous par votre belle-mère. Il y va de votre vie et de votre fortune. Venez sans faute.

—Où cela ?

Jeanne répondit :

—Ici.

—Prenez garde ! on nous observe, dit Serge avec inquiétude.

Et ils se mirent à rire avec affectation, parlant tout haut de choses futiles, comme si rien de grave ne s'était, à l'instant, passé entre eux. Cayrol venait de reparaitre : il s'approcha de madame Desvarennas qui causait avec sa fille, et étourdit, affairé qu'il était :

—Aussitôt à Londres, je vous enverrai un télégramme.

—Vous partez ? s'écria Micheline, dont l'esprit fut soudainement traversé par une grande clarté.

—Oui, princesse, dit Cayrol. J'ai une affaire très importante à traiter.

—Et quand partez-vous ? demanda Micheline avec une voix si changée que sa mère la regarda effrayée.

—Dans un instant, répondit le banquier. Souffrez donc que je vous quitte : j'ai quelques ordres à donner.

Et, sortant du boudoir, il gagna le petit salon.

Micheline, le regard fixe, les mains crispées, se disait :

—Elle sera seule, elle lui a dit de venir. Il a monté en me parlant de son cercle. C'est chez elle qu'il va !

Et passant sa main sur son front comme pour chasser une image importune, la jeune femme resta sourde, éperdue, écrasée.

—Micheline, qu'est ce que tu as ? s'écria madame Desvarennas, en saisissant la main de sa fille, qu'elle trouva glacée.

—Rien ! balbutia la princesse, les dents serrées, regardant devant elle comme une folle.

—Tu souffres, je le vois, il faut rentrer, partons !... Viens embrasser Jeanne...

—Moi ? s'écria Micheline avec horreur, en reculant instinctivement.

Madame Desvarennas devint en un instant froide et calme. Elle pressentit une révélation terrible, et, observant sa fille :

—Pourquoi te récries-tu quand je te parle d'embrasser Jeanne ? dit-elle. Qu'est ce qu'il y a donc ?

Jeanne saisit le bras de sa mère avec violence, et lui montrant Serge et Jeanne, qui, dans le petit salon, riaient au milieu d'un groupe, entourés et pourtant isolés :

—Mais regarde les donc ! s'écria-t-elle.

—Que veux-tu dire ? interrogea avec angoisse la mère, sentant sa dernière sécurité lui échapper. Elle lut la vérité dans les yeux de sa fille.

—Tu sais !... commença-t-elle

—Qu'il l'aime ? s'écria Micheline. Mais tu ne vois donc pas que j'en meurs ? ajouta-t-elle avec un sanglot désespéré, en se laissant tomber dans les bras de sa mère.

La patronne la prit comme un enfant, et, d'un élan, elle l'emporta dans le cabinet de Cayrol dont elle referma la porte. Puis, s'agenouillant au pied du canapé sur lequel était étendue sa fille, elle se laissa aller à la fougue de sa douleur. Elle supplia sa fille de lui parler : elle réchauffa ses mains avec ses baisers ; et la voyant inerte, glacée, elle eut peur et voulut appeler.

—Non, tais-toi ! murmura Micheline, revenant à elle, que personne ne sache ! Ah ! j'aurais dû me taire, mais je souffrais trop. Je n'ai pas pu. Ma vie est brisée, vois-tu. Emmène-moi, arrache-moi à cette infamie ! Jeanne, ma sœur, et lui ! Oh ! fais-moi oublier !... Par pitié, maman, toi si forte, toi qui as toujours fait tout ce que tu as voulu, enlève-moi du cœur tout le mal que j'y ai !

Madame Desvarennas, anéantie sous un tel fardeau d'afflic-

tion, pe. lant la tête, le cœur navré, se mit à gémir et à pleurer :

—Mon Dieu ! Micheline, ma pauvre enfant, tu souffres tant et tu ne disais rien ! Oh ! je savais bien que tu n'avais plus confiance dans ta vieille mère ! Et moi, stupide, qui ne devinais pas ! Je disais : au moins, elle ne sait rien. Et je sacrifiais tout pour te laisser ignorer le mal. Ne pleure plus, mon ange, par pitié ! Tu me déchires l'âme. Moi qui aurais donné tout au monde pour te voir heureuse ! Oh ! je t'ai trop aimée ! Comme j'en suis punie !

—C'est moi qui suis punie, reprit Micheline avec des sanglots, de ne pas avoir voulu t'obéir. Ah ! les enfants devraient toujours écouter leur mère. Elle devine le danger. N'est-ce pas horrible, maman, moi qui lui ai tout sacrifié, de voir qu'il ne m'aime pas, qu'il ne m'aimera jamais ! Que va être ma vie maintenant, sans confiance, sans tendresse, sans sécurité ? Oh ! je suis trop malheureuse : il vaudrait mieux mourir !

—Mourir ! toi ! s'écria la patronne dont les yeux mouillés de larmes se séchèrent comme brûlés par un feu intérieur. Mourir ? Voyons, ne dis pas de folies ! Parce que cet homme te dédaigne et te trahit ? Est-ce que les hommes valent la peine qu'on meure pour eux ! Non, tu vivras, mon ange, avec ta vieille mère. On te séparera de ton mari.

—Et il restera libre, lui ! reprit Micheline avec colère. Il continuera à l'aimer, elle ! Oh ! je ne puis pas supporter cette pensée-là. Vois-tu, c'est horrible ce que je vais te dire. Je l'aime tant... quo je le voudrais plutôt mort qu'infidèle !

—Remets-toi ! on vient, dit madame Desvarennas, au moment où la porte du cabinet s'ouvrait devant Jeanne, suivie de Maréchal, inquiets d'avoir vu disparaître la mère et la fille.

—Micheline est souffrante ? demanda madame Cayrol en s'avançant.

—Rien : un peu de fatigue, dit madame Desvarennas. Maréchal, offrez votre bras à ma fille pour la conduire à la voiture. Je descends à l'instant.

Et, retenant Jeanne par la main pour l'empêcher d'aller à Micheline qui s'éloignait.

—Reste ! J'ai à te parler.

La jeune femme regarda la patronne avec surprise.

Madame Desvarennas demeura un instant silencieuse. Elle pensait à Serge qui devait rencontrer Jeanne ce soir. Elle n'avait qu'un mot à dire à Cayrol pour l'empêcher de partir. La vie de ce misérable était donc dans ses mains. Mais Jeanne ? Allait-elle la perdre ? En avait-elle le droit ? Elle qui avait lutté, qui s'était défendue ? Ce serait injuste. Elle avait été entraînée malgré elle. Il fallait l'interroger. Si la pauvre femme souffrait, si elle se repentait, au prix de sa vengeance, elle devait l'épargner.

Sa résolution prise, madame Desvarennas se tourna vers Jeanne qui attendait.

—Il y a longtemps que je ne t'ai vue, ma fille, et je te trouve gaie et souriante. C'est la première fois depuis ton mariage que tu as l'air heureux.

Jeanne, sans répondre, regarda la patronne. Sous les paroles qui lui étaient adressées elle devinait une terrible ironie.

—Tu as retrouvé le calme ! poursuivit madame Desvarennas, en tenant la jeune femme sous le regard de ses yeux perçants. Tu vois, ma fille, quand on la conscience tranquille... Car tu n'as rien à te reprocher ?

Jeanne vit dans la phrase une interrogation et non une affirmation. Elle répondit nettement :

—Rien !

—Tu sais que je t'aime et que je serais indulgente, reprit avec douceur madame Desvarennas, et que tu pourrais sans crainte te confier à moi ?

—Je n'ai rien à craindre, n'ayant rien à dire, dit la jeune femme.

—Rien ? répéta la patronne, insistant.

—Mais non, affirma Jeanne, rien !

Madame Desvarennas regarda encore une fois sa fille adoptive, cherchant à lire jusqu'au fond de son âme. Elle la vit impassible.

—C'est bien ! fit-elle brusquement en marchant vers la porte.  
—Vous partez ? demanda Jeanne, en apportant son front aux lèvres de madame Desvarences.

—Oui... adieu ! dit celle-ci, avec un baiser glacé.

Jeanne, sans tourner la tête, regagna le salon.

Au même moment Cayrol, en costume de voyage, entra dans le cabinet, suivi de Pierre :

—Me voilà prêt ! dit le banquier à madame Desvarences. Vous n'avez aucune nouvelle recommandation à me faire ? Vous n'avez plus rien à me dire ?

—Si ! répondit madame Desvarences, d'une voix brève qui fit tressaillir Cayrol.

—Alors faites vite, car je suis à la minute, et le train, vous le savez, n'attend personne.

—Vous ne partirez pas !

Cayrol, étonné, reprit vivement :

—Y songez-vous ? Là bas, il y va de vos intérêts.

—Ici, il y va de votre bonheur ! s'écria la patronne avec violence.

—De mon bonheur ! répéta Cayrol en bondissant. Madame, pensez-vous à ce que vous dites ?

—Et vous, riposta madame Desvarences, avez-vous oublié ce que je vous ai promis ? J'ai pris l'engagement de vous prévenir, moi même le jour où vous seriez menacé.

—Eh bien ? interrogea Cayrol, devenu livide.

—Eh bien ! je tiens ma promesse ! Si vous voulez connaître votre ami, rentrez chez vous ce soir !...

—Serge sera chez moi ? Ses affaires lui travaillent le cerveau de ce temps-ci.

—Agissez selon votre conscience, dit madame Desvarences : moi j'ai agi selon la mienne.

—Qu'entendez-vous par ces paroles ? dit Cayrol. Est-ce que vous pensez qu'il viendrait chez moi parce que je serais absent ?

Cayrol se mit à réfléchir et commença à se monter la tête, au point qu'il résolut de retourner chez lui après son départ. Il embrassa sa femme et partit.

V

Dans sa chambre, pleine de parfums, Jeanne venait d'ôter sa robe de bal et de revêtir un peignoir d'étoffe orientale brodée de brillantes fleurs de soie. Accoudée à la cheminée, la respiration gênée, elle attendait. La femme de chambre entra, apportant une seconde lampe. La lumière, plus vive, fit miroiter la tenture de peluche rubis entourée d'applications vieilles or.

—Tout le monde est parti ? demanda Jeanne en feignant d'étouffer un bâillement.

—MM. Le Brède et du Tremblay, les derniers, viennent de prendre leurs pardossus, répondit la femme de chambre, mais M. Pierre Delarue est rentré un instant après. Il demande si madame peut le recevoir...

—M. Delarue ? répéta Jeanne étonnée.

—Il prétend avoir des choses très importantes à dire à madame.

—Où est-il ? demanda Jeanne.

—Là, dans la galerie. On commençait à éteindre dans le salon...

—Eh bien ! faites-le venir.

La femme de chambre sortit. Jeanne, très intriguée, se demanda quelle raison pouvait ainsi ramener Pierre. Il fallait certainement que quelque incident grave se fût produit. Elle se sentit émue. Pierre lui en avait toujours imposé. En ce moment, l'idée de se trouver en face du jeune homme lui causa un malaise extrêmement pénible.

L'ne portière fut soulevée : Pierre venait de paraître. Il restait immobile, interdit, près de l'entrée. Toute son assurance l'avait abandonné.

—Eh bien ! dit Jeanne avec une raideur affectée, qu'est-ce qu'il y a donc, mon cher ami ?

—Il y a, ma chère Jeanne, commença Pierre, que...

Mais l'explication ne lui parut pas facile à donner, car il s'arrêta et ne put continuer,

—Que ? répéta madame Cayrol avec insistance.

—Pardonnez-moi, reprit Pierre, je suis très embarrassé. En venant vous trouver, j'ai obéi à un mouvement tout spontané. Je n'ai pas songé aux termes à l'aide desquels je vous exprimerais ce que j'ai à vous dire, et je m'aperçois que j'aurai beaucoup de peine à m'expliquer sans risquer de vous offenser.

Jeanne prit un air altier :

—Eh bien ! mais, mon cher ami, si ce que vous avez à m'apprendre est si difficile à dire, ne le dites pas.

—Impossible ! répliqua vivement Pierre. Mon silence causerait d'irréparables malheurs. De grâce ! Jeanne, facilitez-moi la tâche ! Comprenez moi à demi-mots... Vous avez, pour ce soir, des projets qui ont été découverts. Vous êtes dangereusement menacée : prenez garde !

Jeanne frémit. Mais, dominant son trouble, elle répondit en riant nerveusement :

—Quelle histoire à dormir debout me contez-vous là ? Je suis chez moi, entourée de tout le monde, et je n'ai rien à craindre, je vous prie de le croire.

—Vous niez ? s'écria Pierre. Je m'y attendais. Mais vous prenez une peine bien inutile. Voyons ! Jeanne, je suis votre ami d'enfance, de moi vous n'avez rien à redouter. Je ne songe qu'à vous servir. Vous pensez bien que si je suis ici, c'est que je sais tout. Jeanne, écoutez-moi !

—Ah ça ! mais vous êtes fou ! interrompit la jeune femme avec une orgueilleuse colère, ou bien vous vous prêtez à une indigne mystification !

—Je suis dans mon bon sens, malheureusement pour vous ! dit Pierre rudement, en voyant que Jeanne se refusait à le comprendre. Et il n'y a pas de mystification, malheureusement pour d'autres. Tout est sincère, sérieux, terrible ! Et puisque vous me forcez à vous dire les choses sans ménagements, voilà : le prince Panine est chez vous, ou il va venir. Votre mari, que vous croyez loin, est à cent pas d'ici, peut-être, et va rentrer dans un instant pour vous surprendre... Est-ce sérieux maintenant ?

Une flamme passa sur le front de Jeanne : elle fit un pas, et, d'une voix furieuse, indomptable, décidée à ne pas avouer, elle s'écria :

—Sortez ! Ou j'appelle !

—N'appellez pas, ce serait mauvais ! reprit Pierre avec calme. Laissez au contraire les domestiques s'éloigner, et faites partir le prince, s'il est ici ; ou, s'il n'y est pas encore, empêchez-le d'entrer. Tant que je serai ici vous dissimulerez votre frayeur et ne prendrez aucune précaution. Je m'éloigne donc. Adieu, Jeanne ! Croyez que je n'ai agi que pour vous rendre service, et soyez sûre que, passé le seuil de cette porte, j'aurai oublié tout ce que je vous ai dit.

Pierre s'inclina, et, soulevant la lourde portière qui cachait la porte de la galerie, il sortit.

À peine Pierre avait-il disparu que la porte opposée s'ouvrit, et que Serge entra dans la chambre. La jeune femme, d'un élan, s'approcha et lui dit à l'oreille :

—Serge, dit-elle, on nous surveille !

—J'étais là, répondit Panine ; j'ai tout entendu.

—Que vas-tu faire ? s'écria Jeanne éperdue.

—M'éloigner d'abord. En demeurant ici un seul instant, je commets une imprudence.

—Serge, votre belle-mère a sollicité Cayrol de vous mettre de côté dans ses affaires de fiances et elle cherche à vous faire assassiner.

—Eh ! que puis-je faire ? s'écria Serge désespéré. Autour de moi tout s'effondre ! La fortune, qui a été le but unique de mes efforts, m'échappe. La famille que j'ai dédaignée m'abandonne et me persécute. L'amitié que j'ai trahie m'accable. Il ne me reste rien.

—Maintenant, vous pouvez partir, dit Jeanne, car je vous considère en danger ici. J'ignore ce qu'on a ourdi contre vous, mais le plus sage est de partir.

Serge alla pousser les verrous de la porte par laquelle Pierre était sorti, et qui, seule, communiquait avec les appartements,

mais la porte ne s'ouvrit point. Il donna une poussée. Le battant de chêne résista. Jeanne laissa échapper une sourde exclamation. Serge ébranla vigoureusement la porte, mais ne put l'ouvrir.

—Elle a été fermée du dehors, dit-il à voix basse.

—Fermée ? murmura Jeanne, prise d'un tremblement. Fermée, par qui ?

Serge ne répondit pas. L'idée de Cayrol lui était tout de suite venue. Le mari, aux aguets, l'avait vu monter, et, pour l'empêcher de se dérober à sa colère, il lui avait coupé la retraite.

—Il faut pourtant sortir ! dit Serge, gagné par une sourde colère.

Et il marcha vers la porte de la galerie.

—Non ! n'ouvre pas ! s'écria Jeanne offolée...

Et, avec un regard peureux :

—S'il était derrière la porte ! ajouta-t-elle.

Au même moment, comme si la voix de Jeanne eût évoqué Cayrol, un pas pesant fit crier le parquet de la galerie et une main essaya d'ouvrir la porte verrouillée. Serge et Jeanne restaient immobiles, attendant.

—Jeanne ! dit la voix de Cayrol au dehors, résonnant lugubrement dans le silence, Jeanne, ouvrez !

Et, du poing, le mari heurtait le bois impérieusement.

—Je sais que vous êtes là ! Ouvrez donc ! reprit-il avec une rage croissante. Si vous n'obéissez pas, prenez garde !

—Pars ! je t'en supplie ! souffla Jeanne à l'oreille de Serge : redescends l'escalier, enfonce la porte et tu ne trouveras plus personne devant toi...

—Peut-être a-t-il aposté quelqu'un, répondit Serge. D'ailleurs, je ne veux pas te laisser exposée à ses violences.

—Vous n'êtes pas seule, je vous entends parler ! cria Cayrol hors de lui.

Et, ébranlant le battant qui tenait bon :

—Oh ! je briserai cette porte !

Le mari fit un effort terrible. Sous la pression de sa robuste épaule, le pêne se rompit et le verrou sauta. D'un bond il fut au milieu de la chambre. Jeanne s'était jeté au devant de lui. Elle ne tremblait plus. Cayrol fit encore un pas : il fixa ses yeux pleins de sang sur l'homme qu'il cherchait, et poussant une horrible imprécation :

—Serge ! cria-t-il. C'était lui ! J'aurais dû m'en douter ! Ce n'est donc pas seulement l'argent que tu voles, misérable !

Panine pâlit horriblement, et, s'avançant vers Cayrol.

Ne m'insultez pas, dit-il ; je suis venu ici dans un but tout à fait légitime. Je suis, ainsi que vous-même ce soir, l'objet d'une infâme conspiration ourdie contre moi. Et si, vous croyant offensé, vous n'ajoutez pas foi à ce que je vous dis, je serai à vos ordres quand il vous plaira.

Cayrol éclata en un rire effrayant :

—Ah ! un duel ! Allons donc ! Est ce que je suis un gentil-homme, moi ? Je suis un paysan, un bouvier, un rustre, tu le sais bien ! Je vas t'écraser !

Il jeta un regard autour de lui, cherchant une arme, vit les massifs landiers de fer cisilé qui garnissaient la cheminée, en saisit un avec un cri de triomphe, et, le brandissant comme une massue, se rua sur Serge.

Plus rapide que lui, Jeanne s'était élancée entre les deux. Elle étendit les bras et, d'une voix âpre :

—Reste derrière moi, dit-elle à Serge : il m'aime : il n'osera pas frapper !

Cayrol s'était arrêté. A ces mots, il poussa un cri sauvage.

—Ah ! misérable femme ! Alors toi d'abord !

Et levant son arme, il allait la laisser retomber, quand ses yeux rencontrèrent ceux de Jeanne. La jeune femme souriait. Son front, pâle entre les noirs bandeaux de ses cheveux, rayonnait d'une beauté étrange. Cayrol frissonna. Ce regard qu'il adorait, il ne le verrait plus ; cette bouche rose dont il se rappelait la sourire, se décolorerait ! Mille souvenirs ardents des jours heureux lui revinrent. Son bras crispé se détendit. Un flot amer et brûlant lui monta du cœur aux yeux. La

masse de fer, s'échappant de sa main, tomba lourdement sur le tapis ; et le pauvre homme, sanglotant, éperdu, honteux de sa faiblesse, appelant la mort, mais ne pouvant pas la donner, roula sur le canapé.

Jeanne ne prononça pas une parole. D'un geste, elle montra à Serge le passage libre, et, le cœur gonflé, sombre, elle alla s'appuyer à la cheminée, attendant que ce malheureux, de qui elle venait de recevoir une si grande et si triste preuve d'amour, revînt à la vie.

Serge avait disparu.

## VI

La nuit parut longue à madame Desvarences, elle qui avait fait annoncer à Cayrol que Serge serait chez lui après son départ. Agitée, fiévreuse, elle écoutait à travers le silence, attendant à chaque minute l'arrivée d'une foudroyante nouvelle. Elle avait devant les yeux Cayrol entrant chez lui comme un fou, à l'improviste. Elle entendait un cri de rage auquel répondait un soupir de terreur ; puis une double détonation rotentissait, la pièce s'emplissait de fumée, et, foudroyé sur le plancher. Serge roulaient.

Les heures succédèrent aux heures : aucun bruit ne troubla le repos de l'hôtel. Le prince ne rentra pas. Madame Desvarences, incapable de supporter l'immobilité du lit, se leva, et, à différentes reprises, pour occuper son temps, elle monta lentement et sur la pointe du pied jusqu'à la chambre de sa fille. Micheline, brisée par la fatigue et l'émotion, avait fini par s'endormir sur son oreiller mouillé de ses larmes.

Penchée sur elle, à la clarté de la lampe de nuit, la patronne regarda le pâle visage de Micheline, et un soupir douloureux vint à ses lèvres.

—Elle est encore bien jeune, pensait-elle : elle peut recommencer la vie. Le souvenir de ces tristes jours s'effacera peu à peu de son esprit, et je la verrai enfin renaître et sourire. Ce misérable me l'aurait fait mourir.

Et l'image de Serge, étendu dans la chambre pleine de fumée, lui revint devant les yeux. Elle secoua la tête pour chasser cette vision importune, et, sans bruit, elle regagna son appartement.

Le jour venait, terne et blafard. Madame Desvarences ouvrit sa fenêtre et baigna son front brûlant dans l'air frais du matin. Les oiseaux réveillés volaient en chantant dans les arbres du jardin.

Peu à peu un bruit vague de voitures roulant montait de la rue. La ville commençait à sortir de son sommeil.

Madame Desvarences sonna, et fit demander Maréchal. Le secrétaire parut aussitôt. Il avait partagé les inquiétudes et les émotions de la patronne, et s'était levé avant le jour. Madame Desvarences lui adressa un sourire reconnaissant : elle se sentit vraiment aimée par ce brave garçon, qui lisait si clairement dans sa pensée. Elle le pria d'aller chez Cayrol prendre des nouvelles, sans plus lui donner de détails, et elle attendit encore, marchant à grands pas pour calmer sa fièvre.

En sortant de l'hôtel de la rue Taitbout, Serge, sentant ses idées tournoyer dans son cerveau, incapable de raisonner un plan, n'osant pas retourner chez lui, et sentant bien cependant qu'il fallait prendre une décision rapide, gagna à pied le Cercle. La marche lui fit du bien. Elle lui rendit l'équilibre physique. Il fut heureux de se sentir vivant après une si rude rencontre. Il monta presque allègrement l'escalier, et, jetant son pardessus au valet de pied à moitié endormi qui s'était levé à son arrivée, il entra dans le salon de jeu. Le baccara finissait. L'argent des pontes était fatigué. Le banquier offrait vainement de tenir tout ce qu'on voudrait. L'apparition du prince rendit quelque animation à la partie. Serge se rua au jeu comme à une bataille. La chance était pour lui. En quelques coups il ramassa la banque : un millier de louis. Un à un tous les joueurs se retirèrent. Panine, resté seul, s'étendit sur un canapé, et, serré dans son habit, gêné par ses bottines, il dormit, quelques heures, d'un mauvais sommeil, qui le fatigua au lieu de le reposer.

Les domestiques de jour le dérangèrent en ontrant pour balayer les salons et donner de l'air. Il gagna le cabinet de toilette, et, là, il se troupa le visage dans l'eau avec une satisfaction véritable. Ses ablutions terminées, il songeait comment il pourrait persuader sa femme que sa sortie était motivée par de graves circonstances qui mottaient son avenir et sa vie en danger.

Et maintenant il sentait bien que la seule espérance de salut qui lui restât résidait dans l'amour inaltérable de sa femme pour lui.

Mais, avant tout, il fallait aller chez Herzog, et, si le financier était de retour, obtenir de lui des explications sur la réelle situation du *Credit Universel*.

Herzog habitait, Boulevard Haussmann, un petit hôtel qu'il avait loué tout meublé à des Américains. Le luxe tapageur des Yankees ne l'avait pas effrayé. Au contraire. Il avait trouvé dans les bois dorés et les brocatelles cerise du salon, les satins verts des boudoirs et les plafonds à caissons rouges et bleus de la salle à manger, la note vulgaire mais brillante qui fascinait le regard de l'actionnaire.

En arrivant, Serge trouva dans la cour un valet d'écurie, vêtu de tartan à carreaux, qui lavait à grande eau une victoria. Herzog était revenu. Le prince gravit lestement le perron et se fit annoncer.

Le financier, assis tranquillement auprès de la fenêtre de son cabinet de travail, parcourait les journaux. En voyant entrer Serge, il se leva. Les deux hommes restèrent un instant silencieux, en face l'un de l'autre. Le prince prit le premier la parole :

— Comment se fait-il que depuis votre départ, dit-il durement, vous m'avez laissé sans nouvelles ? Et dans l'inquiétude où je me trouvais j'ai commis une imprudence qui a failli me coûter la vie.

— Parce que, répondit Herzog plein de calme, celle que j'aurais pu vous donner n'étaient point bonnes.

— Au moins, les aurais-je connues.

— Le résultat de l'opération en aurait-il été changé ?

— Vous n'avez, dans cette affaire, mené comme un enfant, dit Serge en s'animent. Je n'ai pas su où j'allais. Vous m'aviez fait des promesses : comment les avez-vous tenues ?

— Comme j'ai pu, répondit tranquillement Herzog. Le jeu a ses hasards. On cherche Austerlitz, on rencontre Waterloo.

— Mais, s'écria le prince avec colère, les titres que vous avez vendus ne devaient, pour ainsi dire, pas sortir de vos mains...

— Vous avez cru cela ? riposta ironiquement le financier. S'ils n'en devaient pas sortir, ce n'était pas la peine de les y mettre.

— Enfin, conclut Panine, avide de trouver un nom responsable sur qui déverser toute l'amertume de sa découverte, vous m'avez indignement trompé.

— Très bien ! J'attendais ça ! dit en souriant Herzog. Si l'affaire avait réussi, vous auriez accepté sans scrupules votre part de bénéfice, et vous m'auriez couronné de fleurs comme une rosière. Elle a échoué, vous repoussez votre part de responsabilité, et vous êtes à deux doigts de me traiter d'escroc ! Pourtant l'affaire n'aurait pas été plus honnête dans le premier cas que dans le second ; mais le succès embellit tout !

Serge regarda fixement Herzog :

— Qui me prouve, reprit-il, que cette spéculation qui me ruine et me perd ne vous enrichit point, vous ?

— Ingrat ! fit ironiquement le financier. Vous me soupçonnez !

— De m'avoir volé ? s'écria rageusement Panine. Pourquoi pas ?

Herzog, pour le coup, perdit son flegme : une rougeur lui monta au visage, et saisissant le prince par le bras avec une vigueur qu'on n'aurait pu soupçonner dans son corps efflanqué :

— Doucement, mon prince ! dit-il ce que vous me direz de blessant, il faudra en prendre votre part : vous êtes mon associé.

— Misérable ! vociféra Panine, exaspéré de se sentir contenu par Herzog.

— Des personnalités ? s'écria le financier avec une révolte comique. Je vous tire ma révérence !

Et lâchant le prince, il marcha vers la porte.

Serge courut à lui.

— Vous ne sortirez pas avant de m'avoir donné les moyens de réparer le désastre.

— Alors, causons en gens de bonne compagnie, dit Herzog en se rapprochant. J'ai trouvé une spéculation merveilleuse à l'aide de laquelle nous pouvons sauver la situation. Provoquons hardiment une réunion d'actionnaires au siège social. J'expose l'affaire : j'éblouis tout le monde : on nous donne un vote de confiance pour le passé et de nouveaux fonds pour l'avenir. Nous sommes blancs comme neige et le tour est joué. En êtes-vous ?

— Assez, dit le prince, aux lèvres duquel monta un immense dégoût. Il ne me plaît pas, pour sortir d'une situation honteuse, d'user de moyens plus honteux encore. Cessons de nous débattre. Nous sommes bien perdus !

— Ce sont les faibles qui se laissent perdre ! s'écria le financier. Les forts se défendent. Abandonnez-vous si vous voulez : moi, j'en ai vu bien d'autres. Je me suis ruiné trois fois, et trois fois j'ai refait ma fortune. La tête est bonne ! Je suis à bas, je me relèverai. Et quand je serai remonté au premier rang de la spéculation, si j'ai quelques millions de trop, je rembourserai. On sera étonné : on ne s'y attendra plus. De sorte qu'on m'en saura plus de gré que si je l'avais fait tout de suite.

— Et si on ne vous laisse pas libre ? demanda Serge. Si on vous arrête ?

— Je serai ce soir à Aix-la-Chapelle, dit Herzog. De là je traiterai avec les actionnaires du *Credit Universel*. A distance, on juge mieux ses intérêts. Venez-vous avec moi ?

— Non ! répondit Serge à voix basse.

— Vous avez tort ! déclara Herzog. La fortune est capricieuse. Dans six mois nous serions plus riches que nous ne l'avons été. Mais puisque vous êtes décidé, un dernier conseil qui vaut l'argent que vous perdez. Confessez-vous à votre femme : c'est elle qui vous tirera d'affaire.

Le financier tendit à Serge une main que celui-ci ne prit pas.

— De la fierté ? murmura Herzog. Après tout il en a le droit. C'est lui qui paye !

Sans ajouter un mot, le prince sortit.

A cette même heure, madame Desvarenes, énervée par sa longue attente, marchait à grands pas dans son petit salon. Une porte s'ouvrit, et enfin Maréchal, le messager tant désiré, parut. Il revenait de chez Cayrol. Il n'avait pu le voir. Le banquier s'était enfermé dans son cabinet, où il avait travaillé toute la nuit. Il avait expressément défendu sa porte. Et comme madame Desvarenes avait sur les lèvres une question qu'elle n'osait point faire, Maréchal ajouta que rien d'anormal ne paraissait s'être passé dans la maison.

Mais, comme la patronne remerciait son secrétaire, la lourde porte cochère de l'hôtel cria sur ses gonds, et une voiture roula rapide sur le pavé de la cour. Maréchal s'était élancé à la fenêtre. Il ne dit qu'un mot :

— Cayrol !

— Madame Desvarenes fit un geste au jeune homme qui s'éloigna. Le banquier paraissait sur le seuil du salon.

Du premier coup d'œil la patronne vit les ravages que l'horrible nuit qu'il venait de passer avait faite sur le visage du malheureux homme. Cayrol, hier fleuri, vermeil, solide et droit comme un chêne dans sa taille massive, était voûté, défait et flétri comme un vieillard. Sur les tempes ses cheveux avaient grisonné subitement, comme décolorés par le feu dévorant de sa pensée. Le banquier n'était plus que l'ombre de lui-même.

Madame Desvarenes alla vivement à lui, et, renfermant tout un monde de questions en ces deux mots :

— Eh bien ? dit-elle.

Cayrol, sombre et farouche, leva les yeux sur la patronne, et d'une voix sourde, avec un geste accablé, répondit :

— Rien !

—Il n'est donc pas venu ? demanda madame Desvarenes.

—Il est venu, dit Cayrol. C'est moi qui n'ai pas eu l'énergie nécessaire pour le tuer. Je croyais qu'il était plus facile de devenir meurtrier. Et vous aussi, n'est-ce pas ?

—Cayrol ! s'écria madame Desvarenes en tressaillant, troublée de voir qu'elle avait été si exactement comprise par celui dont elle avait armé le bras.

Il y eut un silence.

—Qu'allez-vous faire ? dit la patronne.

—Me débarrasser de lui autrement, répondit Cayrol. Je n'avais que deux moyens de le tuer : le surprendre chez moi, ou le provoquer en duel. La volonté m'a manqué pour l'un, l'habileté me manquerait pour l'autre. Je ne me battrais pas avec Serge. Mais il me faut les séparer pour toujours.

—Et comment ?

—En le forçant, lui, à disparaître.

—Et s'il s'y refuse ?

Cayrol secoua la tête d'un air de menace et dit :

—Je l'en défie ! S'il résiste, je le fais passer en cour d'assises !

—Vous ? fit madame Desvarenes marchant sur Cayrol.

—Oui, moi ! riposta le banquier avec énergie.

—Malheureux ! Et ma fille ? s'écria la patronne. Songez-vous bien à ce que vous dites ? Vous nous déshonorez, moi et les miens !

—Ne suis-je donc pas menacé, moi ? reprit Cayrol. Votre gendre est un bandit qui a forcé ma caisse...

—Un honnête homme ne se défend pas par les moyens que vous voulez employer, interrompit gravement madame Desvarenes.

—Un honnête homme se défend comme il peut ! Je ne suis pas un paladin, moi, je suis un financier. L'argent, voilà mon arme ! Le prince m'a volé : je le ferai condamner comme un voleur !

Madame Desvarenes fronça le sourcil :

—Faites votre compte, dit-elle, je paierai.

—Me paierez-vous aussi mon bonheur perdu ? s'écria le banquier hors de lui. Vous ne pouvez pas réparer le tort qui m'est fait. Et puis je souffre trop ; il faut que je me venge !

—Et ! insensé que vous êtes, reprit madame Desvarenes, ce n'est pas le coupable que vous frappez, ce sont des innocents ! Quand ma fille et moi nous serons au désespoir, en serez-vous moins malheureux ? AL ! Cayrol ! prenez garde de perdre en dignité ce que vous gagnerez en vengeance. Moins on a été respecté par les autres, plus il faut se respecter soi-même. Le mépris et le silence grandissent la victime. L'acharnement et la haine la font descendre au niveau de ceux qui l'ont outragée.

—Qu'on me juge comme on voudra : je ne m'occupe que de moi ! J'ai une âme vulgaire, un esprit bas, tout ce qu'il vous plaira ! Mais l'idée que cette femme cherche à protéger Serge, m'exaspère ! Je devrais haïr cette misérable, et malgré tout, je ne puis me passer d'elle. Si elle veut revenir à moi, je lui pardonnerai. C'est ignoble ! je le sens bien, mais c'est plus fort que moi ! Je l'adore !

En face de cet amour aveugle, sourd, affolé, madame Desvarenes frémit. Elle pensa à Micheline qui aimait Serge comme Cayrol aimait Jeanne.

—Si elle allait vouloir partir avec lui ! se dit-elle en un instant elle vit la maison abandonnée, Micheline et Serge à l'étranger, et elle toute seule au milieu de son bonheur écroulé, mourant de tristesse et de regrets. Elle voulut faire un suprême effort pour apitoyer Cayrol.

—Voyons ! reprit-elle, est-ce que je m'adresserai vainement à vous ? Est-ce que vous ne vous souviendrez pas que j'ai été pour vous une amie sûre et dévouée ? Votre fortune, c'est moi qui l'ai commencée : votre premier argent, je vous l'ai mis dans la main. Vous êtes un brave homme : vous n'oublierez pas le passé. Vous avez été outragé, vous avez le droit de vous venger, mais songez que vous allez frapper deux femmes qui ne vous ont fait que du bien. Soyez généreux, soyez juste ! épargnez-nous

Cayrol resta impassible : son visage crispé ne se détendit pas.

—Voyez à quel degré d'abaissement il faut que je sois tombé, dit-il, pour ne pas céder à vos supplications ! Amitié, reconnaissance, générosité, tous les bons sentiments que j'avais, ont été dévorés par cet exécrationnable amour. Il n'y a plus rien en moi que cette femme. Pour elle j'oublie tout, je m'avilis, je me dégrade. Et ce qu'il y a de plus atroce, c'est que je m'en rends compte, et que je ne puis pas faire autrement.

—Malheureux ! murmura la patronne.

—Oui, bien malheureux ! sanglota Cayrol en s'abattant sur un fauteuil.

Madame Desvarenes s'approcha de lui, et, doucement, lui posant la main sur l'épaule :

—Cayrol, vous pleurez ? Alors... pardonnez !

Le banquier se releva d'un mouvement violent, et le front baissé :

—Non ! fit-il, ma résolution est irrévocable ; ce soir, si Serge n'est pas parti, ma plainte sera déposée au parquet.

Madame Desvarenes n'insista plus. Elle sentit que le cœur du mari était irrévocablement fermé.

—C'est bien ! dit-elle, je vous remercie d'avoir eu encore assez de mémoire pour venir m'avertir. Vous auriez pu ne pas le faire. Adieu, Cayrol ! Entre vous et moi, je laisse votre conscience juge.

Le banquier s'inclina en murmurant :

—Adieu !

Et, d'un pas lourd, presque chancelant, il s'éloigna.

Le soleil s'était levé radieux et éclairait les arbres du jardin. La nature était en fête, les fleurs parfumaient l'air, et, dans le ciel d'un bleu profond, les hirondelles passaient, se poursuivant avec des cris stridents. Ce contraste entre la joie terrestre et sa douleur à elle, exaspéra madame Desvarenes, et, brusquement, elle ferma la fenêtre. Elle eût voulu l'univers en deuil. Elle resta accablée pendant un temps qu'elle ne put apprécier, plongée dans ses cruelles réflexions.

Ainsi tout était fini ! Et cette grande prospérité, cette haute honorabilité de la maison qui était son œuvre, tout sombrait en un instant. Sa fille même pouvait lui échapper, et, suivant, résignée, l'époux infâme qu'elle adorait malgré ses fautes, à cause de ses fautes peut-être, aller traîner à l'étranger une existence qui se terminerait promptement par la mort.

Car à cette enfant douce et frêle, il fallait le bien-être matériel et surtout la sécurité morale. Son mari devait fatalement, de chute en chute, tomber dans le ruisseau et l'entraîner avec lui, la chère créature ! Et la patronne voyait sa fille, cette enfant qu'elle avait couvée dans le duvet et la soie, mourant de misère sur un grabat. Prévenue, elle accourait, et le mari, jusqu'au dernier jour, haineux, mauvais, lui refusait l'entrée de la chambre où agonisait Micheline.

Une fureur effrayable s'empara d'elle. Sa chair maternelle se révolta, et, dans le silence du salon, elle rugit ces mots :

—Cela ne sera pas !

La porte, en s'ouvrant, la fit revenir à elle-même. Elle se leva. C'était Maréchal, très ému et fort agité. Après l'arrivée de Cayrol, ne sachant que faire, il avait poussé une pointe jusqu'au *Crédit Universel*. Et là, il avait vu avec surprise que les bureaux étaient fermés. Il s'était informé auprès du concierge de la maison, un de ces superbes personnages vêtus de drap bleu qui imposaient tant aux actionnaires ; et ce fonctionnaire, avec indignation, lui avait appris que, la veille au soir, à la suite de la plainte d'un membre du conseil, une descente de police avait eu lieu dans les bureaux, que les livres avaient été emportés au parquet et que les scellés avaient été apposés après le départ du commissaire délégué. Maréchal, très effrayé, s'était hâté de retourner rue Saint-Dominique pour avertir madame Desvarenes. Il fallait évidemment prendre des mesures pour faire face à cette nouvelle complication. Ce commencement d'instruction était-il le début d'une action judiciaire ? Et alors quelle responsabilité allait encourir le prince ?

Madame Desvarences écouta sans dire un mot ce que lui rapportait Maréchal. Cette fois les événements marchaient plus vite encore qu'elle n'avait pu le redouter. La crainte des intéressés dans l'affaire du Crédit devançait la haine de Cayrol. Qu'allait découvrir la justice dans les tripotages d'Herzog ? Des détournements, des faux peut-être. Allait-on venir arrêter le prince chez elle ? La maison Desvarences, qui n'avait jamais reçu la visite d'un huissier, allait-elle être déshonorée par la présence des agents de police ?

La patronne, à cette heure décisive, redevint elle-même. La femme. La femme virile des anciens jours reparut. Maréchal fut plus effrayé de cette soudaine vigueur que de l'affaiblissement auquel elle succédait. Et voyant madame Desvarences se diriger vers la porte, il fit un geste pour la retenir :

—Où allez-vous, madame ? dit-il avec inquiétude.

La patronne lui lança un regard qui le terrifia, et répondit d'une voix sourde :

—Je vais régler mes comptes avec le prince.

Et, passant par la porte du petit escalier, madame Desvarences monta chez son gendre.

## VII

En quittant Herzog, Serge se dirigea vers la rue Saint-Dominique. Il avait retardé le moment de sa rentrée autant qu'il avait pu, mais les rues s'emplissaient de monde. Il pouvait rencontrer des personnes de connaissance. Il s'était décidé à braver l'accueil qui l'attendait. Chemin faisant, il pensait à ce qu'il allait faire et cherchait un terrain sur lequel la conciliation fût possible entre sa redoutable belle-mère et lui. Il ne faisait plus le fier. Il se sentait abattu, les reins cassés. Seule, madame Desvarences aurait le pouvoir de le remettre sur ses pieds. Et, lâche dans le malheur, comme il avait été insolent dans la prospérité, il acceptait d'avance les humiliations qu'il plairait à la patronne de lui imposer, tout, pourvu qu'elle le couvrit de sa protection.

Il avait peur : il ne savait pas jusqu'où Herzog l'avait entraîné. Le sens moral, disparu en lui, le laissait ignorant de la gravité de sa faute, avec un vague instinct cependant du péril encouru. Les dernières paroles du financier lui revinrent à l'esprit : "Confessez-vous à votre femme : c'est elle qui vous tirera d'affaire !" Il en comprit toute la portée et résolut de suivre le conseil. Micheline l'aimait. En s'adressant à son cœur, si blessée qu'elle fût, il s'en ferait une alliée, et depuis longtemps il savait que madame Desvarences ne résistait pas à sa fille.

Il entra rue Saint-Dominique par une porte dérobée qui s'ouvrait dans le mur du jardin, et gagna sans faire de bruit son appartement. Il craignait de rencontrer madame Desvarences avant d'avoir vu Micheline. Il changea de costume. Vêtu de son habit noir, cravaté de blanc, il avait, sans souci de cette tenue de marié, traversé la moitié de Paris. En se regardant dans la glace, il fut effrayé de l'altération de ses traits. Sa beauté, son arme, allait-elle être attaquée ? S'il ne plaisait plus, que deviendrait-il ? Et comme un comédien qui va jouer sa grande scène, il soigna son visage. Il voulait séduire une fois de plus sa femme. Le salut dépendait de l'impression qu'il allait produire sur elle. Enfin, satisfait de lui, s'essayant à sourire, il gagna la chambre de Micheline.

La jeune femme était debout.

En voyant entrer Serge, elle ne put réprimer un mouvement. Depuis longtemps son mari l'avait déshabituée de ces visites familières. La présence de celui qu'elle aimait dans cette chambre qui lui semblait si vide, quand il n'y était pas près d'elle, causa une joie secrète à Micheline. Et, allant vers son mari avec un sourire, elle lui tendit la main. Serge attira doucement la jeune femme, et baisant ses cheveux :

—Déjà levée, chère enfant ? dit-il avec tendresse.

—Je n'ai guère dormi, répondit Micheline attendrie, j'étais inquiète. Je vous ai attendu une partie de la nuit. Je vous avais quitté hier soir sans vous dire adieu. C'était la première

fois que cela arrivait. Je voulais vous en demander pardon. Mais vous êtes rentré bien tard...

—Micheline ! c'est moi qui suis un ingrat, interrompit Panine, en faisant asseoir la jeune femme près de lui. C'est moi qui dois vous prier d'être indulgente...

—Serge ! Par grâce ! dit la jeune femme en lui prenant les mains, tout est oublié. Je ne voulais pas vous faire de reproches. Je vous aime tant !

Un rayon de joie avait illuminé le visage de Micheline, et des larmes emplissaient ses yeux.

—Vous pleurez ? dit Panine. Ah ? comme je comprends, en vous trouvant si bonne, la gravité de mes torts envers vous ! Je vois combien vous êtes digne de tout respect et de toute tendresse. Je me juge indigne, et je veux m'agenouiller devant vous, pour vous dire que je regrette les soucis que j'ai pu vous causer, et que mon seul désir serait de pouvoir vous les faire oublier.

—Oh ! parle ! parle ! s'écria Micheline avec ravissement. Quelle joie de t'entendre dire ces choses si douces ! Quelle ivresse de te croire ! Ouvre-moi ton cœur ! Tu sais bien que je mourrais pour te plaire. Si tu as des inquiétudes, des ennuis, confie les moi : je saurai y remédier. Qui pourrait me résister quand il s'agit de toi ?

—Je n'ai rien, Micheline, répondit Serge, avec la mine contrainte d'un homme qui veut dissimuler, rien que le regret de ne pas avoir assez vécu pour vous.

—L'avenir ne nous appartient-il pas ? répondit la jeune femme en jetant à Serge un tendre regard.

Le prince hocha la tête :

—Qui peut répondre de l'avenir ? fit-il avec mélancolie.

Micheline s'approcha de son mari, anxieuse, ne comprenant pas encore bien ce que Serge voulait dire, mais l'esprit en éveil.

—Quelles étranges paroles prononces tu là ? dit elle. Ne sommes nous pas jeunes tous deux ? Et si tu veux, n'y a-t-il pas pour nous encore bien du bonheur ?

Elle se suspendait, câline, à son épaule. Serge se détourna :

—Ah ! reste, murmura-t-elle, en le reprenant dans ses bras, tu es si bien à moi en ce moment !

Panine comprit que le moment de tout dire était venu. Il sut faire couler des pleurs le long de ses joues, et, repoussant vivement sa femme comme s'il était en proie à la plus vive émotion, il se réfugia près de la fenêtre. Micheline y fut aussitôt que lui, et le geste violent, la voix tremblante :

—Ah ! je le savais bien ! tu me caches quelque chose. Tu es malheureux, souffrant, menacé peut-être ?... Ah ! si tu m'aimes, dis-moi la vérité !

—Eh bien ! oui ! C'est vrai : je suis menacé, je souffre, je suis malheureux ! Mais, grâce au ciel, si je ne trouve pas le moyen de sortir de l'affreuse situation dans laquelle je me suis placé, par ma légèreté, par ma folie... il est un expédient suprême qui me reste et dont j'userai...

—Serge ! tu veux te tuer ! cria Micheline terrifiée par le geste qu'avait fait Panine. Eh bien ! Et moi alors, qu'est-ce que je deviendrai ? Mais qu'y a-t-il donc, mon Dieu, qui soit si difficile à dire ? Et à qui le demander ?

—A ta mère, dit Serge en baissant la tête.

—A ma mère ? C'est bien, j'y vais ! Oh ! ne crains rien, va, je saurai te défendre, et pour te frapper il faudra d'abord m'atteindre.

Serge tendit les bras à Micheline, et, dans un baiser, l'hypocrite acheva de donner, à celle qu'il chargeait de son salut, un courage indomptable.

—Attends-moi là ! dit la jeune femme.

Et, traversant le petit salon, elle gagna le fumoir.

Elle s'arrêta un instant, haletante, étouffée par l'émotion. Le jour tant attendu était enfin arrivé. Serge lui revenait. Elle reprit sa marche, et descendit chez sa mère.

Cependant Serge, resté dans le petit salon, jouissait délicieusement de l'espérance que Micheline lui avait fait entrevoir. Accablé par la fatigue de cette nuit sans sommeil, brisé



par les émotions violentes qu'il avait subies, il trouva une douceur exquise au calme retrouvé.

Le temps fuyait. Il y avait une heure au moins que Micheline l'avait quitté pour aller chez sa mère, et Serge commençait à trouver que l'entretien se prolongeait terriblement, quand un pas léger le fit tressaillir. On venait par la galerie. Il pensa que c'était Micheline, et, ouvrant la porte, il alla à sa rencontre.

Il recula désappointé, mécontent, inquiet, en se trouvant en face de Pierre. Les deux hommes ne s'étaient jamais rencontrés seul à seul depuis la terrible soirée de Nice. Le prince voulut faire bonne entente, et affrontant le regard fixe et ferme de Delarue, il dit, s'efforçant d'assurer sa voix :

—Comment ? c'est vous !

—Ne m'attendiez-vous pas ? répondit Pierre dont la voix après fit vibrer les entrailles de Serge.

Le prince ouvrit la bouche pour questionner le jeune homme ne lui en laissa pas le temps. Avec un accent dur et provocant :

—Je vous ai fait une promesse, poursuivit-il, est-ce que vous en avez perdu le souvenir ? Moi, j'ai bonne mémoire. Vous êtes un misérable, et je viens vous châtier.

—Pierre ! s'écria Panine en bondissant...

Mais se calmant subitement :

—Ah ! tenez ! allez vous en, je ne veux pas vous écouter !

—Il le faudra, cependant ! Vous êtes, pour la famille dans laquelle vous êtes entré, une cause de malheur et de honte. Et puisque vous n'avez pas le courage de vous tuer vous-même, je viens vous aider... Il faut que vous ayez quitté Paris ce soir, sous peine d'être arrêté. Nous allons partir, nous gagnons Bruxelles, et là nous nous battons. Si le sort des armes vous favorise, vous serez libre de continuer vos infamies... Mais au moins j'aurai fait tout ce qu'il m'était possible pour débarrasser de vous ces deux malheureuses femmes.

—Vous êtes fou ! cria Serge en ricanant.

—Ne le croyez pas ! Et sachez que je suis prêt à tout pour vous décider. Allons ! Faut-il vous souffleter pour vous donner du courage ? gronda Pierre, prêt à frapper.

—Ah ! prenez garde ! grinça Serge avec un mauvais regard.

Et ouvrant un meuble de laque qui se trouvait à sa portée, il y prit vivement un revolver.

—Voleur d'abord ! Assassin ensuite ? fit Pierre avec un rire terrible. Voyons cela !

Et il marchait sur le prince, quand la porte s'ouvrit, et madame Desvarenes parut. La patronne s'avança sans hâter le pas, mit la main sur l'épaule de Delarue, et de ce ton de commandement auquel nul ne résistait :

—Va m'attendre chez moi, dit-elle, je le veux.

Pierre s'inclina sans répondre, et sortit. Le prince avait posé son arme sur la table et attendait.

—Nous avons à causer ensemble, dit posément madame Desvarenes. Vous devez vous en douter, n'est-ce pas ?

—Oui, madame, répondit Panine avec tristesse, et croyez bien que nul ne juge plus sévèrement ma conduite que moi-même.

La patronne ne put réprimer un geste de surprise.

—Ah ! dit-elle avec une dédaigneuse ironie, je ne m'attendais pas à vous trouver de pareils sentiments. Vous ne m'avez pas habituée à tant d'humilité et de douceur. Faut-il que vous ayez pour en être venu là !

Le prince parut ne pas avoir compris tout ce qu'il y avait d'injurieux dans les paroles de sa belle mère. Une seule chose l'avait frappé : madame Desvarenes déclarait qu'elle ne s'attendait pas à le trouver repentant et désolé.

—Micheline a dû cependant vous dire, commença-t-il...

—Je n'ai pas vu ma fille, interrompit durement la patronne, comme pour bien lui faire comprendre qu'il n'avait plus à compter que sur lui-même.

Serge se crut abandonné par son unique et puissante alliée. Il se vit perdu ! Il comprit que sa feinte résignation devenait inutile, et, cessant de se contenir, le visage bouleversé par la rage :

—Elle aussi me trahit donc ? s'écria-t-il. Eh bien, c'est bon, je me défendrai seul !

So tournant vers madame Desvarenes :

—Et d'abord, qu'est-ce que vous voulez de moi ?

—Je veux vous poser une question ! dit la patronne avec un sang-froid terrifiant. Nous autres, dans le commerce, quand nous avons failli, et qu'il nous est impossible de nous relever, nous jetons du sang sur la souillure, et elle disparaît. Vous autres, dans la noblesse, quand vous êtes déshonorés, comment faites-vous ?

—Si je ne m'abuse, madame, répondit le prince d'un ton léger, vous me faites la faveur de me demander quelles sont mes intentions pour l'avenir. Je vais vous répondre avec précision. Comme je ne considère pas du tout comme impossible de me relever, ainsi que vous dites, je compte partir ce soir pour A. la-Chapelle, où je retrouverai mon associé, M. Herzog. Nous recommencerons les affaires. Ma femme, sur les sentiments de laquelle je compte, malgré tout, m'accompagnera.

Et, dans ces derniers mots, le prince mit tout le venin de son âme ulcérée.

—Ma fille ne me quitteras pas ! dit madame Desvarenes.

—Eh bien ! alors, vous l'accompagnerez, répliqua Panine. Cette combinaison m'agréa fort. Depuis mes malheurs, j'ai compris tous les avantages qu'aurait la vie de famille.

—Ah ! vous espérez recommencer à agir sur moi avec les moyens d'autrefois ? dit madame Desvarenes. Il faudra trouver mieux maintenant si vous voulez me faire chanter. Ma fille et moi, auprès de vous... dans le ruisseau où vous allez tomber ? Jamais !

—Eh bien ! alors, cria Panine, qu'espérez-vous donc ?

Madame Desvarenes allait répondre : un double coup de timbre, résonnant dans la cour, arrêta les paroles sur ses lèvres. Ce signal, dont on se servait uniquement pour annoncer les visites d'importance, retentit dans le cœur de la patronne comme un glas funèbre. Serge, fronçant le sourcil, s'était reculé instinctivement.

Par la porte entre bâillée, Maréchal, la figure bouleversée, tendit silencieusement une carte à madame Desvarenes. Celle-ci y jeta un coup d'œil, et, pâlisant, dit au secrétaire :

—C'est bien ! qu'il attende !

Elle lança la carte sur la table. Serge s'approcha et put lire : Delharre, commissaire aux délégations judiciaires. Et comme, hagard, effaré, il se tournait vers la patronne, quêtant une explication.

—Eh bien ! dit-elle, c'est très clair. On vient vous arrêter.

Serge sauta sur le meuble en laque, et, fébrilement ouvrant les tiroirs, il prit à pleines mains l'or et les billets et les entassa dans ses poches, à même.

—Par le petit escalier, dit-il, j'aurai le temps de partir. C'est ma dernière chance... Occupez seulement cet homme cinq minutes.

—Et si la porte est gardée ? demanda madame Desvarenes.

Serge resta un instant anéanti. Il se sentait pris dans un cercle dont il ne pourrait sortir :

—On peut-être poursuivi sans être condamné, balbutia-t-il. Vous ferez agir des influences. Je vous connais, vous me tirez d'affaire. Et je vous serai reconnaissant, et je ferai tout ce que vous voudrez ! Mais ne m'abandonnez pas : ce serait lâche !

Et il tremblait, suppliant, égaré.

—Le gendre de madame Desvarenes, dit la patronne d'une voix implacable, ne va pas sur les bancs de la cour d'assises, même pour être acquitté.

—Eh ! que voulez-vous donc que je fasse ? s'écria Serge avec emportement.

Madame Desvarenes ne répondit pas, mais, du doigt, elle montra le revolver.

—Que je me tue ? Ah ! je vous ferais trop de plaisir !

Et, d'un brusque mouvement, il repoussa l'arme qui vint rouler près de madame Desvarenes.

— Ah ! misérable ! s'écria la patronne, dont les sentiments, trop longtemps contenus, éclatèrent, furieux. Tu n'es même pas un Panine ! Les Panino savent mourir !

— Je n'ai pas le temps de faire du mélodrame avec vous, répondit cyniquement Serge. Je vais essayer de me sauver,

Et il fit un pas vers la petite porte.

La patronne saisit le revolver, et se jetant devant lui.

— Tu ne sortiras pas ! dit-elle.

— Ah ! çà ! vous devenez folle ! grinça le prince.

— Tu ne sortiras pas ! répéta la patronne dont l'œil s'éclaira d'une lueur sinistre.

— Nous allons bien voir !

Et, d'un bras vigoureux, saisissant madame Desvarences. Panine la jeta de côté.

La patronne devint livide. Serge avait la main sur le bouton de la porte. Il allait fuir. Le bras de madame Desvarences s'étendit. Une détonation fit trembler les vitres. Le pistolet tomba, ayant fait son œuvre, et, dans la fumée, un corps s'abattit lourdement sur le tapis qui se teignit de sang.

Au même moment, la porte s'ouvrit, et Micheline entra, tenant à la main le fatal reçu qu'elle venait d'arracher à la générosité de Cayrol. La jeune femme poussa un cri déchirant, et, comme morte, roula sur le corps de Serge.

Derrière Micheline, le commissaire, accompagné de Maréchal, montait vivement. Le secrétaire échangea un coup d'œil avec la patronne qui relevait sa fille évanouie et la serrait dans ses bras. Il comprit tout. Et, se tournant vers son compagnon :

— Hélas, monsieur, dit-il, voilà une triste constatation à faire pour vous ! Le prince en apprenant votre venue, a pris peur, quoique son affaire ne fût pas grave, et s'est tué.

Le commissaire salua respectueusement la patronne immobile, et comme abîmée dans la contemplation de Micheline pâle et les yeux fermés.

— Retirez-vous, madame ! fit-il. Vous n'avez eu que trop d'émotions déjà. Je comprends votre légitime douleur. Si j'ai besoin de renseignements, monsieur me les donnera.

Madame Desvarences se leva, et, sans plier sous le fardeau, elle emporta sur son cœur sa fille reconquise.

FIN

## LA BELLE CLARISSE

La semaine prochaine nous publierons un très joli petit roman de M. Emile Richebourg, qui ne comprendra qu'un seul numéro de la BIBLIOTHÈQUE. Dans cette belle histoire d'amour le grand romancier a prouvé une fois de plus combien il possède à un haut degré l'art d'émouvoir le lecteur. Ce roman sera publié dans un seul numéro de la BIBLIOTHÈQUE. Qu'on le dise aux amis et aux connaissances pour que tout le monde puisse profiter de cette belle occasion de lire une histoire complète dans le même numéro. Nous avons une série de jolis petits romans qui ne prendront qu'un ou deux numéros de la BIBLIOTHÈQUE.

### AVIS SPECIAL

**ANNETTE VALSE** Grande réduction de prix.  
Prix réduit de 60 à 40 cents.

ENVOYÉ FRANCO SUR RÉCEPTION DE 40 CTS.

Dansereau, Belleau & Cie, 516 Rue Craig.

## MIDI

Le soleil est tout au haut du ciel, si haut que les grandes haies ne donnent plus d'ombre. Les troupeaux haletants se sont couchés dans l'herbe, au milieu du pré, et, sous la chaleur ardente, ils dorment d'un sommeil de plomb.

Les oiseaux, blottis sous les feuilles, attendent que la grande heure, l'heure solennelle soit passée. A perte de vue, les moissons sommeillent ; à peine une onde de vent passe-t-elle sur les épis couleur d'or mat, en moirant d'un ton plus tendre la nappe immense.

C'est sur la terre l'heure du repos pour tous ceux qui, dès le lever du jour, ont travaillé, la sueur montant à leurs fronts à mesure que le soleil montait dans le ciel. Ils se reposent maintenant, et tout repose avec eux. Soulevée, la cigale et l'alouette agitent leurs ailes infatigables et, l'une dans le sillon, l'autre dans l'azur, pendant ces heures lourdes chantent la vie, la vie qui ne dort jamais.

La mer dort là-bas, douce, bleue, sans une ride ; une voile rousse se fait voir, mais si loin qu'elle semble immobile. Les grandes mauves aux ailes blanches dorment dans le creux des rochers, la falaise gazonneuse brille au soleil comme une cuirasse d'émeraude, les panaches des hautes forges s'inclinent de temps en temps et montrent leurs dessous plus clairs au passage de quelque animal farouche.

Un cri se fait entendre, puis le silence et l'immobilité recommencent, pendant que tout en bas des rochers, la frange d'écume blanche qui joue et s'agite, éternellement inquiète, autour de noirs écueils, répète à la terre somnolente que pas plus que la vie elle-même, l'Océan ne dort pas.

Ecrasés sous la chaleur pénétrante, les moissonneurs se sont endormis à l'abri de la haute meule ; leur lente respiration soulève d'un mouvement rythmé leur large poitrine ; plus loin, sous le parasol grêle d'un frêne encore tout jeune, les femmes se sont rapprochées pour profiter de toute l'ombre, et dorment d'un sommeil moins lourd. Une d'elles, assise à l'écart, la tête renversée et appuyée contre le talus verdoyant, semble rêver, les yeux fermés, à quelque insaisissable joie, suspendue dans l'air doré, entre la terre et le ciel.

Un bruit, presque un souffle se fait entendre du côté de la barrière.

La dormeuse ouvre les yeux sans bouger et regarde.

Elle le connaît bien, le visage qui se penche vers elle, au-dessus des traverses de bois moussu ; elle le connaît bien, les yeux qui lui ont pris son âme, sa volonté, tout elle-même enfin : les yeux bleus du fiancé.

Séparés par l'espace où l'air surchauffé tremble et monte vers le ciel comme une flamme, ils se regardent immobiles, et tout leur être se fond dans une intensité de joie égale à l'intensité de la lumière dont la terre est inondée ; puis lentement, le jeune homme se lève et s'en va vers celui qui l'attend. Il ouvre sans bruit la barrière — elle passe — il la referme ; rien n'a été troublé dans le champ paisible, et les dormeurs n'ont même pas tressailli.

Que le sentier creux, recouvert par les arbres des haies qui croisent leurs branches en dôme, paraît étroit et sombre, après l'immensité brûlante du champ de blé ! Ils descendent dans la douce vallée où le bruit des eaux se fait entendre, puis ils remontent la pente opposée. Monter ou descendre, que leur importe ? Ne sont-ils pas ensemble ? N'iront-ils pas ensemble, maintenant, jusqu'au bout de la vie ? Les chemins leur seront tantôt doux à fouler et garnis de mousse, tantôt âpres et rocailleux comme le sentier qu'ils escaladent péniblement ; mais ils auront toujours, comme maintenant, leurs mains unies, qui se disent tant de choses, leurs yeux croisés, qui plongent dans leurs âmes.

Ils ont attendu longtemps ; la première fleur de la jeunesse est passée pour eux, elle est restée dans les luttes et les cha-

grins de l'attente : que leur importe aujourd'hui en présence du bonheur qui les rend muets !

— C'est demain, dit-il en serrant plus fort la main qui ne tremble pas dans la sienne.

— Demain ! répond-elle.

Ils ont fini de graver la pente escarpée, et le sentier ne leur prête plus d'ombre. Ils sont devant leur champ à eux, où la faucille n'est pas encore entrée ; l'immensité dorée s'étend à perte de vue ; derrière, la mer bleue et sans bornes ; au-dessus, le ciel où le regard s'oublie...

Ils regardent leur bien ; ensemble désormais ils ensemençeront et moissonneront ce champ de leur père, qui leur appartient maintenant. Et de toute cette terre chauffée monte vers le soleil une odeur riche et saine de blé mûr...

La vie leur appartient, avec la force et la jeunesse. Sans rêves insensés, sans folles espérances, dans le respect du devoir et l'amour du travail, ils s'en vont lentement, heureux et graves, sous le soleil de midi.

HENRY GRÉVILLE.

MAISON FONDÉE EN 1869

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les instituts publics, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries parfaites, aux prix du gros.

### SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

## "LE SAMEDI"

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et sociale, 16 pages par semaine, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT : UN AN, \$2.50 ; SIX MOIS, \$1.25.  
STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, - - - 5 CENTIMS.

EN VENTE PARTOUT.

S'ADRESSER A DANSEREAU, BELLEAU & CIE,

Fermiers de la circulation,

516 RUE CRAIG, Montréal.

## LE CHEMIN DES LARMES

### Le Plus Beau Roman de Nos Jours.

Tel est le titre d'un ouvrage à la fois agréable et intéressant, captivant avec force l'attention du lecteur par les drames et péripéties qu'il s'y déroulent et charmant son intelligence par un style à la fois simple, clair et châtié.

Les personnages qui prennent part à l'action sont de véritables caractères, de vrais types de l'espèce qu'ils représentent.

L'auteur raconte avec chaleur le martyre d'une femme, épouse et mère exemplaire, modèle d'abnégation et de vertu, jetée, après avoir connu des jours heureux, sur le pavé par l'inconduite d'un époux converti qui la délaisse, et persécutée par un monstre d'hypocrisie, riche banquier, artisan inique de ses malheurs.

Le CHEMIN DES LARMES est un roman très émouvant, auquel plusieurs belles gravures donnent un intérêt encore plus grand.

On peut se le procurer chez tous les libraires. Une remise libérale sera faite pour l'achat à la douzaine. On en recevra un exemplaire franco, en envoyant 25 cts. à Dansereau, Belleau & Cie, 516 rue Craig Montréal.

## MUSIQUE NOUVELLE

Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lectrices et nos lecteurs sur le catalogue de musique que nous publions ci-après.

Nous avons fait l'importation d'albums de musique qu'on trouve nulle part ailleurs à Montréal. Ces albums contiennent les plus célèbres opéras des grands maîtres. On y trouve tous les succès de salon pour piano.

Nous vendons cette musique à des prix excessivement bas. C'est une chance que les pianistes ne voudront certainement pas manquer. Nous les invitons à passer à nos bureaux où ils pourront voir notre belle collection de musique. Envoyé franco sur réception des prix ci-dessous.

Les Perles de l'Opéra, 24 morceaux \$1.00  
Album, Exposition, 16 morceaux 75c.

### ROMANCES

La Fée des Eaux, L. Gastinel ..... 40c.  
Poésies de Lamartine, L. Barrollhet ..... 60  
Heures de Réverie, L. Gastinel ..... 60

### CHANSONS FRANÇAISES

Avec musique et accompagnement à 15cts.

Il était là, J. Poniatowski  
Portrait, M. de Barrival  
Paquerotte, C. Michaud  
La Reine des Fleurs, Mlle J. Martin  
Goutte de Rosée, A. Boicidieu

Chansons du mois de Mai, Emile Durand  
L'Alcyon, Victor Massé  
Le Jeune Poète, A. de Longperrier  
La Louange de Sylvie, Emile Durand  
Reines des Fleurs, A. Itzhardt  
L'Étoile du Matin, P. Soulié  
Le Vieux Chêne, F. Godefroid  
Doux Revell, D. F. E. Auber  
Le Rêve Étoilé, Emile Durand  
Yvonne au Cœur de Marbro, Bazzoni  
Le Régiment qui Passe, A. Poulhiès  
Un Rêve de Carnaval, V. Mela  
La Jonque des Amants, A. Gouzien  
Nanette, Victor Massé  
Chanson de Fortunio, Alfred de Musset  
Chanson de la Réveluse, A. Kottanus  
Chanson Gaëlique, Sir Walter Scott

Suzanne, Victor Massé  
Aubade, Victor Hugo  
Pensez à Moi, L. M. Gottschalk  
Mourir ou se Venger, M. Arn. Busion  
Chemin Faisant, E. Boulanger  
La Belle Toscane, L. Gordigliani  
Un Premier Amour, F. Bérat  
Le Revolt de l'Italie, T. Ritter  
La Pauvre Marie, A. Barbier  
Mandoline, Victor Massé  
L'Espagnol de la Rue Bréda, J. P. Christmann  
Frère et Sœur, Henri Pottier  
La Jeune Fille et l'Écho, L. Gaillard  
O Sultaria, A. de L. Grimoard  
6 Mélodies, C. M. de Weber  
Le Palanquin, Emile Durand  
Une Nuit de Mai, J. J. Massot

**CHANSONNETTES FRANÇAISES**

Avec musique à 10 cts.

- Yanfan la Tulipe, L. Varney
- Faufreluche, L. Sorpato
- Dix Jours aux Pyrénées, L. Varney
- La Fête Dieu, F. Boissière
- Les Petits Mousquetaires, L. Varney
- Le Roi Carotte, J. Offenbach
- Le Tour du Monde, F. Boissière
- Chanson de la Cossaque, Hervé
- Carême et Mardi-Gras, J. Uzès
- L'Oiseau Bleu, Ch. Lecocq
- Le Père la Mino, G. Chidone

**MENUETS**

- Souvenirs de la Marquise, par R. Lolléro... 20c.
- Menuet Favori, par Mozart... 20
- Célèbre Menuet, par Beethoven... 25
- Menuet (composé en dormant) Bach... 15
- Petit Menuet, Julio Amato... 15
- Menuet sentimental, Chas. Noustedt... 20
- Menuet Favori, E. Nollet... 20

**MARCHES**

- Petit marche Fantaisiste, par René Lolléro 15c.
- Marsch Funèbre, par Chopin... 25
- Buccolles, par Mathieu-Manliangis... 20
- La Marche du Régiment, Carman... 15
- Marsch Funèbre, Chopin... 20
- Défilé de Cavalierie, par G. Michoux... 25

**GALOPS**

- For Ever, (Brillant) par L. Ducollet... 25c
- Ventre-à-Terre, par P. Chardon... 25

**VALSES**

- Valses Célèbres, par Beethoven... 35c.
- Exposition Paris, par Félix Gillès... 15
- Elison, par A. de la Gravoillère... 30
- Étief, par Jules Vasseur... 25
- Valse Caprice, Marius Carman... 20
- Valse No. 1, F. Chopin... 20
- Blanches Colombes, par B. T. Missler... 20
- Yvonne, par G. Michoux... 25
- L'É-quit, par Flamminio... 25
- Valse Célèbre, par F. Chopin... 30
- Les Mimosas, (valse de salon) par E. Bonnaud... 35
- Souvenir du Prator, (Valse viennoise) par B. T. Missler... 35
- Flots argentés, (Grande valse) par A. Coodés... 35
- Dans les Lilas, par J. Desmarquoy... 35
- Revo d'Azur, par Gustavo David... 35
- Ciel Etollé, par Gustavo David... 35
- Po les Belles Personnes, par Alfred Gulliot... 35
- Feuilles d'Automne, (Valse brillante) par Arthur David... 35
- L'Éclat de rire... par Anatole Lantolmo... 35
- Belle de Nuit, par C. Blancard... 35
- Gitana, (Valse Espagnole) par Richard Céré... 35
- Fleur de Noige, par Noël Salars... 35
- Algérie, (grande valse de salon) par E. Daniel... 40
- Solidarité, par E. Duransart... 40
- Perlo d'Asie, par P. Rupès... 50

**POLKA**

- Victoria, par Louise Springale... 20c.
- La Tour Eiffel, par G. Strauss... 25
- Le Pays des Fées, par G. Fiorentino... 25
- Pantins et Ficoles, par Ch. Morolly... 20
- Ricette, par P. D. Peters... 25
- Le chant du Ruissseau, par L. Dessaux... 15
- Bébé Polka, par L. Barinon... 15
- Alice de par J. Desmarquoy... 25
- Polka des Chiens, par F. Léon... 25
- Sens Dessus Dessous, par C. Fagès... 25
- Polka des Etoiles, par P. Sauvières... 25
- Polka des Fauvettes, par A. d'Hack... 30
- Polka Marche, par P. Fauchoy... 30
- Patati-Patata, par C. Fagès... 35
- Polka des Zébrés, par Flamminio... 35
- Brise de Mer, (4 mains) par B. T. Missler... 40

**QUADRILLES**

- Les Lanciers, (le vrai quadrille) par G. Fangier... 25c.
- Les Femmes de Paul de Kock, (brillant) par Léon Dufla... 25
- Saute-Mouton, (brillant) par C. Meyer... 25
- La chasso au Mari, par Flamminio... 25

**MAZURKA**

- Helena, par E. Provincelli... 25c.
- Célèbre Mazurka, par Chopin... 25
- Première Mazurka de Salon, par M. Jaillon... 30
- Volupté, par F. Poncet... 30

**WALTZES-**

- Cagliostro, Strauss... 20c.
- Vienna Children, Strauss... 20
- Bocaccio, Suppe... 10
- Flowers of Spring, Reissiger... 10
- Pari, C. d'Albert... 10
- Estimation, Léon... 10
- Lallah, Amanda Kennedy... 10
- Little Daisy, Richard Stahl... 10

**POLKA - MAZURKA**

- Loup y os-tu, par A. de Verville... 20c.
- Alsaco Lorraino, par Emilio Dameron... 25
- Brin d'herbe, par J. Desmarquoy... 25
- L'Indiscrète, par Gustavo David... 35
- Miss Mary, par E. Daniel... 35

**POUR LE BANJO @ 10 CTS**

- Every body has a trouble of his own, H. C. Talbert
- Black Tulip, F. H. Gruondler

**SCHOTTISCHES @ 10 CTS**

- Ella, F. Livingston
- Manola, Woodlawn
- All around the world, Warren

**MORCEAUX DE SALON**

Fantaisies, etc.

- Espanola, par A. Decq... 20c.
- Heures de Solitude, par A. Mancaou... 40
- Rondo, par Mozart... 20
- Prélude, par Georges Zisso... 20
- La Pyrrhique, par G. Schmitt... 20
- Gavotte, par Bach... 15
- Boléro de la Gaza Ladra, par Rossini... 20
- Ballet, par Gluck... 10
- Scherzo, par Beethoven... 15
- Quasi una Fantasia, par Beethoven... 30
- Barcarolle, par Mendelssohn... 20
- Caquotage, par E. Cazanouve... 35
- 2do Polonoise, par F. Guzman... 50
- Sérénade du Gondoller, par E. Cazanouve... 35
- Uu Révo d'Amour, C. de Bernardi... 35
- Romance sans Paroles, par Mendelssohn... 30
- Les Jeunes Athlétiques, par Sacchini... 15
- Saute ma Gazelle, par Henry Duvernoy... 20
- Sérénade, par Schubert... 20
- La Truite
- L'Aurore, (romance sans paroles) par A. Decq... 35
- Bravoure, (Gavotte) par Désiré Hoynborg... 40
- Pastorale, par Georges Schnuit... 25
- 5mo Nocturne, par Field... 20
- Sérénade de Don Juan, par Mozart... 20
- 5mo Nocturne, par Chopin... 25
- Aubade, par Schubert... 20
- 3mo Polonoise, par Chopin... 25
- Prom or Prélude, par Bach... 25
- Cavatine du Barbier de Séville, par Rossini... 25
- Vielle Chanson, par Ch. Noustedt... 25
- Appassionata, par Julien Quignard... 35
- Castor et Pollux, par Rameau... 10
- 2mo Nocturne, par Chopin... 25
- Romance sans Paroles, par L. Ratz... 25
- Le Polichinelle, G. Garibaldi... 15
- Le Tambour... 15
- Le Fifre... 15
- Le Pistolet... 15
- Le Pantin... 15
- Chansons d'autrefois, M. Carman... 15
- Danse du XVIIIe siècle... 15
- Fête Brotonne... 15
- Menuetto Capriccioso... 15
- Scherzettino... 15
- Feuille d'Album, Jules Schulhoff... 15
- Don Juan, J. Rummel... 20
- Hellsario... 20
- Flute Enchantée... 20
- Solitude... 20
- Troisième Idylle, Chas. Noustedt... 20
- Bercouso, J. O'Kelly... 20
- L'Automne, Mco. Decourcello... 20
- Dors, Cher Amour, (Bercouso) par G. Ehrman... 20
- Dernière Pensée, par Weber... 20
- Frappe-moi, (extrait de Don Juan) par Mozart... 25
- Prière de Moïse, par Rossini... 25
- L'Adieu, par R. Schumann... 25
- Le Printemps, (Romance sans paroles) Mendelssohn... 40
- Dans les Etoiles, par Ch. Lecocq... 35

**DUOS @ 10 CTS**

- Beauties of Paradise, Snow
- Valse Mignonne, do
- Quadrille, do
- Sea-Saw Waltzes, G. E. Jackson
- Parade March, Josef Low
- Stéphanie, G. E. Jackson
- Caprice Menuet, R. de Vilbac
- Waves of the Ocean Galop, Woodlawn
- Friendly Pastime, Farmer

**POLKA @ 10 CTS**

- Always Gallant, P. Fahrbach
- Farwell, T. H. Klein
- Fun of the Roller Skates, F. A. Jewell
- The little Bell, Hamilton
- Starry Eyes, F. A. Jewell
- Fleurette, L. Gobbaerts
- Adrienne, Amanda Kennedy
- Addio, Sampson
- The Sailor Boy, Jewell
- Bolla Bocca, Waldteufel
- St. Botolph, N. K. Bacon
- Tulip, H. Lichner

**QUICKSTEP @ 10 CTS**

- Wood-Up, J. Holoway

**MAZURKA @ 10 CTS**

- Self Reliance, E. J. Steward

**POLKA MAZURKA @ 10 CTS**

- Palmotto, Ethridgo

**GALOP @ 10 CTS**

- Morca, Amanda Kennedy
- Dancing on Our Yacht, Peller
- Galop, E. Audran
- Light Baggage, Piefko
- Cambridge Pretty Girls, J. J. Sawyer

**FANTAISIES DE SALON @ 10 CTS**

- A Strange Country, G. Lango
- Seashore Dreams, Wolf
- Carnation, H. Lichner
- Chimes of Normandy, Young
- Organ Voluntary, Rink
- Caprice de Grogg, (Gavotte) Lou Dinsmore
- Franmorel, Shumann
- Holiday Morning, Hiltz
- Lohengrin, Leybach
- Mexican Soreando, Otto Langoy
- Pizzicati for: Sylvia, Leo Dolibes
- The Maid from the Highlands, Lango
- Candor, Heller
- Last Rose of Summer, G. E. Jackson
- Only in Fun, Morley

**MARCHES @ 10 CTS**

- Amazon, Michaeils
- Funeral March, T. H. Klein
- Sullivan's Grand March, Bowen
- Strogoff, M. Strogoff
- Wedding, Mendelssohn
- White Elephant, J. W. Wheeler
- Watch on the Rhine, Herman
- Fatinitza, Suppe
- Foufou's, do
- Minnehaha, F. A. Jewell
- Gen. Grant's Funeral March, G. E. Jackson
- Janson, Amanda Kennedy
- Jumbo, V. D. Dygert
- Jolly Tar, Moul
- Beggar Student, C. Millocker

**CHANSONS ANGLAISES @ 10 CTS**

- Thou art gone from my gaze, by G. Linley
- The Blue and the Gray, by F. M. Finch
- Golden Shore, by A. S. Gatty
- The Robin Redbreast, by Lovey
- The Dot upon the I, by J. Albert Snow
- The Bridge, by Carow
- The North Wind, by Gatty
- The Dream of a Violet, by Roecol
- The Dear Old Farm, by N. B. Sargent
- The Man and the Bee, by C. F. Horn
- The Clang of the Wooden Shoe, by J. L. Molloy
- The Ship goes up, up, up, by W. K. Lutz
- What's on Whispersing 'bout, by C. H. Hopper
- When the Swallows Homowari Fly, by F. Abt
- When Jennie was raking the Hay, by J. L. Gilbert
- Watchman, tell us of the Night, by Gounod
- Annie O' the Banks O' Dee, by S. Glover
- You never miss the water till the well runs dry, A Summer Shower, by Marzials [by Howard]
- A Pilgrim and a Stranger, by Mrs Dana
- By the Blue Sea, by Smart
- Cackle, Cackle, Cackle, by Bagnall
- Come Ye Disconsolate, by D. Dutton
- Call me Thine Own, by Halvey
- Cradle Song, by Mendelssohn
- A Christmas Carol, by J. H. Snow
- Coming thro' the Rye, by Scotch
- Fading, by C. H. Gabriel
- For He's gone and married Yum-Ynm Good Night, by Clendon
- Good bye, dear love, by Pinsuti
- Home, sweet home, by Bishop
- How are you, by J. H. Snow
- Heart Whispers, by Abt
- Home so Blest, by F. Abt
- Harp of the Winds, by Abt
- It never comes again, by R. Stahl
- I dreamt I dwelt in Marble Halls, by Balfo
- I wander'd by the Brook side, by James Hino
- Jesus, Refuge of My Soul, by Menninger
- Janet's Choice, by Clavie
- Keep us safely to the end, by G. D. Burchmore
- Land of Rest, by Pinsuti
- My Mind and Heart, F. Van Bock
- My love beyond the Sea, by Sullivan
- See how it Sparkles, by Lecocq
- Shedding tears o'er Mother's grave, by R.W.
- Sing hey, the merry Maiden and the Tar, Swell Song, by H. C. Talbert [by Sullivan]
- Scenes that are Brightest, by Wallace
- Remember poor Mother at Home, by J. Thornton
- Remember your Mother, by M. Hennessy
- Pity the Poor, by J. J. Sawyer
- Pity Me, by J. T. Patterson
- Out on the Rocks, by Dalby
- Off in the Silly Night, by T. Moore
- One of the Finest, by Gus Williams
- Oh, Foolish Fay, by Gilbert & Sullivan
- Other Days, by W. M. Donnelly
- Over the Garden Wall, by Harry Hunter
- Only the Night Wind Sighs Alone, by Sullivan



**A LA DERNIERE PERIODE. 8**  
BENTON, LAF., Co., Wis., dec. 1888.

Le Rev. J. C. Bergen rend témoignage sur ce qui suit: "James Rooney qui souffrait de la danse de St. Guy à la dernière période fut soigné durant un an et quart pour le moins par plusieurs médecins sans aucun résultat. Deux bouteilles du Tonic Nerveux du Père Koenig l'ont parfaitement guéri."

**L'EXPERIENCE D'UN CURE CANADIEN.**  
ST-PAULS, P.Q., 10 fév. 1890.

Je suis heureux de pouvoir rendre mon témoignage sur l'efficacité du Tonic Nerveux du Père Koenig souffrant depuis longtemps d'une débilité nerveuse due à la Dyspepsie, j'ai éprouvé un changement radical en moi en faisant usage de ce remède; non seulement sur les nerfs mais la dyspepsie disparaissant promptement. Avec ce remède on a obtenu des guérisons semblables et quelques-uns de mes confrères. Je le considère tout à fait effectif et propre à guérir toutes les maladies nerveuses et celles provenant de la même cause.

J. E. LAFLECHE, Curé.

**GRATIS** — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les maladies incurables peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

**KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.**  
A Vendre par les Pharmaciens à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.  
A Montréal, par E. Léonard, 113 rue St-Laurent.

**Grande Sensation!**

LES

**CHEVALIERS DU POIGNARD**

Magnifique Roman à Bon Marché

**15 c. — seulement — 15 c.**

**17 c. — par la poste — 17 c.**

Nous venons de mettre en brochure le grand feuillet de jour LES CHEVALIERS DU POIGNARD, contenant 260 pages grand format, que LE SAMEDI vient de publier.

HATEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

**DANSEREAU, BELLEAU & CIE.,**

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

**OCCASION I**

— A LA —

Librairie Dansereau, Belleau & Cie, 516 rue Craig.

**LIVRES DE NOTES**

MAGNIFIQUE LIVRE DE NOTES relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cts.

TROIS CHARMANTS LIVRES DE NOTES, 4 pouces par 2½, couverts toile, dos doré, renfermés dans un étui convert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cts.

Tous ces articles sont envoyés franco par la poste aux prix ci-dessus marqués.

- Liste des numeros parus dans la Bibliothèque a Cinq Cents
- Lo Banquier des Pirates, 1ro série.
  - L'Archipel ou feu, 2o série.
  - Tancrède de Rohan.
  - Lo Petit Vieux des Batignoles.
  - La Rose Blanche, 1ro série.
  - Lo Dernier des Enfants d'Edouard, 2o série.
  - Lo Pêcheur de Perles, 1ro série.
  - Les Frères de la Cote, 2o série.
  - Les Volours de Chovaux, 1ro série.
  - La Chasse aux brigands, 2o série.
  - Lo Penou Rouge, 3o série.
  - Lo Crimo de Piorrosto, 1ro série.
  - La Révolution, 2o série.
  - Colomba 1ro série.
  - La Vengeance Corse, 2o série.
  - Lo Fou Yegof, 1ro série.
  - L'Invasion, 2o série.
  - Lo combat de Falkenstein, 3o série.
  - L'Honnête Criminel.
  - Lo bureau de Poste de St Martin-les-Monts, 1ro série.
  - Bon sang no peut mentir, 2o série.
  - Valérie, 3o série.
  - L'Héritage Fatal, 1ro série.
  - Lo Jettatore, 2o série.
  - La Jouno Indienne, 1ro série.
  - Partie pour le Canada, 2mo série.
  - Les Chevalliers de l'As de Pique, 1ro série.
  - La Fille de Margarod, 2o série.
  - Lo Diamant Caché, 1o série.
  - Camille, 2o série.
  - Lo Testament du Commandeur, 3o série.
  - Uno Famille Corse, 1ro série.
  - La mort de Pierre Duvernay, 1ro série.
  - La Folle, 2o série.
  - Lo Sacrifice de Germaine, 3o série.
  - La Vengeance, 4o série.
  - La Justico de Diou, 5o série.
  - Ginôvra.
  - La Chasse à l'Héritage, 1ro série.
  - Le bal Masqué, 2o série.
  - Les Deux Sœurs, 3o série.
  - Lo Rovenant, 1ro série.
  - Tom Sandans, 2o série.
  - L'Œil de Vichnou, 3o série.
  - L'Homme à l'oreille cassée, 1ro série.
  - Lo colonel Fougas, 2o série.
  - Vœu de Haino.
  - 1ro série, Lo Chat du bord.
  - 2o " La Brulo-Guculo.
  - 3o " Philopen lo Pouplican.
  - 4o " Chouans et Républïcains.
  - 5o " A coups de fusil.
  - 6o " L'Enlèvement de Jeann.
  - 7o " Kernoo.
  - 8o " A la Baionnette.
  - 9e " Le secret de Philopen.
  - 10e " Crochetout.
  - Lo dernier des Tréminol.
  - Lo mangeur de Poudre.
  - L'Assassinat de Versailles.
  - Lo crime de la rue St Laurent.
  - 1ro partie, Lo Meurtro.
  - 2o " La chasse à l'Homme.
  - 3e " L'Expiation.
  - La mort d'un Forçat.
  - 1re partie, L'Évasion du Bayne.
  - 2o " Forçats et Gendarmes.
  - 3o " La mort de Rouget.
  - Lo condamné à Mort.
  - 1re partie, Le Mort Ressuscité.
  - 2o " L'Echafaud.
  - Les Ecumeurs de Rivières.
  - 1ro partie, Les débuts du Bossu.
  - 2e " A la recherche de son.
  - 3o " Père et fils.
  - Vingt ans à la Bastille.
  - L'Assassiné Vivant.
  - 1re partie, Lo Crimo.
  - 2o " Disparu.
  - 3o " Lo Détective et 1ro partie de Floréal.
  - Floréal, 1re partie.
  - 2e partie, Dans les Mines.
  - 3o " La famille Charlot.
  - Sans Cœur, 1ro série.
  - La Voix Maudite, 2mo série.
  - Lo Fou, 3mo série.
  - Lo Mariage ou l'Echafaud, 1ro série.
  - L'Assassin de sa Femme, 2e série.
  - Lo Mari empoisonné, 3e série.
  - Uno misérable fin, 4e série.
  - Les Jeunes Filles de Paris, 1ro série.
  - Les Mauvaises Langues, 2e série.
  - Lo Secret d'une Mort, 3e série.
  - Lo Cœur et l'Honneur, 1re série.
  - Yvresse du Cœur, 2e série.
  - Désespoir et Suicido, 3e série.
  - Les Mariages d'Intérêt.
  - 1ro série, Un Mariage d'Inclination.
  - 2o série, Un Ducl au Mariage.
  - 3o série, Les Mariages d'Amour.
  - 4o série, Un Mariage Honneur.
  - Les Deux Illux, 1re série.
  - Deux Épreuves, 2e série.
  - Lo Mariage Rompu, 3mo série.
  - La belle suicidée, 4émo série.
  - Lo Pardon.
  - 1ro série, Les Fiançailles.
  - 2o série, Lo Dovoit et l'Honneur.
  - 3o série, Les Tempêtes du Cœur.
  - 4o série, Un Double Mariage.
  - Graziolla, 1ro série.
  - Uno Tombo, 2o série.
  - Lo Fou par Amour.
  - Les Brigands, 1ro série.
  - Uno nuit d'angoisse, 2o série.
  - La Maison du Franc, 3o série.
  - Lo Beau-François, 4o série.
  - Lo Loup dans la Bergerie, 5o série.
  - La Rovanche du Vasseur, 6o série.
  - Lo Vol et L'amour, 1o série.
  - L'Épreuve, 2o série.
  - Lo Malfaitour, 3o série.
  - Jo vous tuera!, 4mo série.
  - Vendu par son Père, 1o série.
  - Les angouisses d'un Père, 2o série.
  - Lo bon Ango, 3o série.
  - Lo Coupable, 4o série.
  - Uno Révélation Pénille, 5o série.
  - Un coup de théâtre, 6o série.
  - Les chevalliers du couteau, 1re sé.
  - La lettre enchantée, 2e série.
  - Un Drama dans un puits, 3o série.
  - Amour! Amour! 4e série.
  - Les Gueux, 5e série.
  - La Fille de la Victimo!, 6e série.
  - La Sentenco, 7e série.
  - Uno Légende Indienne, 1ro.
  - Lo Sorcier, 2e série.
  - La Vengeance d'une Femme.
  - Doux Haines, 4o série.
  - Les Deux Orphelines, 1ro série.
  - Les Ravisseurs, 2o série.
  - Enlèvement et Ducl, 3o série.
  - La Frochard, 4e série.
  - La Petite Aveugle, 5e série.
  - Lo Mariage Forcé, 6e série.
  - Lo Calvaire d'une Orpheline, 7e série.
  - L'Histoire de Marianne, 8o série.
  - La Prison des Fiancées, 9e série.
  - L'Égolsme du Cœur, 10e série.
  - Uno Famille qui tue, 11o série.
  - 1. Aveu, 12o série.
  - La Fin d'une Infortune, 13o série.
  - Fin d'une Misérable, 14o série.
  - Amour et Bonheur, 15o série.
  - Jean Loup.
  - 1o série, Jean Loup.
  - 2o série, Légende de l'homme sau-
  - 3o série, L'Amour d'un Sauvage.
  - 4o série, L'Enfant du Malheur.
  - 5o série, Deux Larmes.
  - 6e série, L'Oscau Noir.
  - 7e série, Colombe et Vautours.
  - 8e série, Le Commencement de la [Fin]
  - 9e série, Le Dossier d'un Bandit.
  - 10e série, Un Bouquet Fait Parler.
  - 11e série, Lo Hévél de Janno.
  - 12e série, Le Rendez-Vous.
  - 13e série, La Mémoire du Cœur.
  - 14e série, Ruse contre Ruse.
  - 15e série, Lo Triomphe de la Ca- [Bonnie]
  - 16e série, L'Argent n'est Rien.
  - 17e série, Les yeux d'une Femme.
  - 18e série, Lo Mort Vivant.
  - 19e série, Vengeance de Femme.
  - 20e série, Le Vrai Châtiment.
  - 21e série, La Belle Dyorah.
  - La Dame en Noir.
  - 1e série, La Dame en Noir.
  - 2e série, La Provocation.
  - 3e série, Uno Pago d'Amour.
  - 4e série, L'Enlèvement de l'Enfant.
  - 5e série, L'Enfant Retrouvé.
  - 6e série, Amis et Hraux.
  - 7e série, Lo Hévél d'une Volonté.
  - 8e série, Prologue d'uno Sombre [Histoire]
  - 9e série, Bonheur Perdu.
  - 10e série, La Rovanche de Blanche.
  - 11e série, Soldats et Bandits.
  - 12e série, Douleur d'Amour.
  - 13e série, Souffrance Inconnue.
  - 14e série, Rayon de Soleil.
  - Serçe Panino.
  - 1e série, Serçe Panino.
  - 2e série, Entre Femmes.
  - 3e série, Gendre et Belle-Mère.